

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ADONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> ou du 16 de chaque mois)  
 France... Un an, 35 fr. - 6 mois, 18 fr. - 3 mois, 10 fr.  
 Etranger. Un an, 70 fr. - 6 mois, 36 fr. - 3 mois, 20 fr.  
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste  
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior  
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45  
 Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

## APRÈS LA VICTOIRE DE LA DOBROUDJA



Mackensen s'était imaginé fouler sans grand'peine le sol de la Roumanie. Le général Avesco vient de lui retirer une illusion. Depuis deux jours, il le chasse des régions dobroudjiennes où il se croyait installé pour longtemps. Et l'on est assuré maintenant que, grâce à l'héroïsme de nos nouveaux alliés et de leurs frères d'armes russes et serbes, les exquises campagnes roumaines ne connaîtront pas les horreurs de la guerre.



# La guerre et le cinéma

Sous ses deux formes, l'imaginative et la réaliste, le cinématographe aura reçu de la guerre une impulsion qui le met aujourd'hui au premier plan. Je ne pense pas qu'il y ait lieu de le déplorer, car les spectacles de l'écran peuvent atteindre à une haute valeur dramatique et artistique; et les témoignages de l'écran seront aux stratèges et aux historiens de l'avenir d'un précieux secours. Ce n'est pas aux lecteurs de ce journal qu'il faut développer longuement la bienfaits et l'intérêt de l'illustration, collaboratrice du texte. Or, le cinéma n'est pas autre chose que l'illustration en mouvement, que la photographie animée. On arrivera peut-être, un jour, à la conjonction du livre, ou du journal, et du film.

Il n'y a pas encore d'auteur dramatique écrivant directement pour le cinéma, du moins à ma connaissance. Mais cela viendra. Les préjugés ennemis de ce théâtre sans paroles se dissiperont. On reconnaîtra qu'il y a là un art nouveau, équivalent, pour l'œil, à ce qu'est le drame lyrique pour l'oreille, et hautement suggestif. Chacun peut remarquer combien l'émotion est vive et directe devant un bon film. Ramassée en un certain nombre de mouvements, de gestes, d'attitudes, de rencontres, de coïncidences, de contrastes, d'apparitions et de disparitions, elle n'est pas ralentie par de vains discours, par la phraséologie courante. C'est ainsi que les petites pièces consacrées aux événements actuels, si fertiles en circonstances touchantes et tragiques, prennent, par la concision de l'écran, quelque chose d'aussi pathétique que la réalité correspondante. Des Allemands pénétrant dans un village, dans une école, bousculant des civils, pourchassés sur une route, à la lisière d'un bois; la grande alerte de la mobilisation, ses contre-coups dans les familles françaises; les déchirements du départ, toutes ces parcelles de l'immense épopée, frappent plus l'esprit et le cœur, au cinéma, qu'elles ne les frapperaient au théâtre. L'imagination du spectateur est beaucoup plus limitée au théâtre qu'au cinéma. Le film dramatique fait de chaque spectateur un collaborateur, en lui suggérant les paroles correspondantes aux mouvements, et, par suite, un ami. Aussi une situation fautive ou équivoque, une gaucherie de sentiment ou de geste, une brutalité intempestive, passent-elles beaucoup plus aisément au cinéma qu'au théâtre. Je n'ai, pour ma part, jamais entendu siffler ou chuter, ni saisi de signes d'impatience ou de lassitude au cinéma. Cela tient, sans doute, à ce que, s'associant au spectacle par son langage intérieur, le spectateur aurait l'impression qu'il se siffle lui-même. En revanche, et pour les mêmes raisons, la communion de l'assistance en un même sentiment d'horreur ou de pitié est beaucoup plus intense au cinéma qu'au théâtre. Les gens participent de plus près, à la façon du chœur antique. Ils bavardent moins, ils échantonnent moins leurs impressions qu'au théâtre, alors que le silence de la scène devrait les inciter au papotage. Ils sont tout yeux et tout oreilles, quand il leur suffirait d'être tout yeux. Cela tient à leur concentration et à leur tension d'esprit.

Chose caractéristique, les enfants, qui sont d'excellents spectateurs, commencent à préférer le cinéma au théâtre, même à la féerie. Je connais un petit garçon de sept ans qui déclare avec gravité : « Les féeries, ce sont des inventions. J'aime mieux les choses qui sont arrivées. » Entremêlés de films d'actualité, les cinématogrammes ne lui donnent pas l'impression d'être, eux aussi, des inventions. En allant au fond de cette parole d'enfant, on trouverait une explication du formidable succès du cinéma. Ajoutez à cela que le plaisir de revoir — qui faisait les deux cents et trois cents représentations d'antan — est particulièrement vif devant l'écran. Je connais des personnes qui ont revu trois fois le *Jules César* du cinéma du Vaudeville, par exemple. Comme les images passent vite, on a plaisir à découvrir des détails et des intentions qui avaient échappé à une première vision. Il y a, dans une grande ville comme Paris, beaucoup de solitaires, de désabusés, de Robinsons du sentiment que le cinéma aide à vivre et transporte, comme dit le poète, n'importe où hors du monde. Le grand ressort du théâtre, c'est d'arracher le spectateur à sa préoccupation en occupant fortement son esprit. Cette « occupation » est incomparablement plus forte au cinéma; d'où ses triomphes du temps de guerre, où il calme l'angoisse et l'inquiétude.

Quant au cinéma annaliste et documentaire, quant au cinéma répertoire de la guerre, j'ai à peine besoin d'insister sur son importance. On raconte que Guillaume II fait prendre quotidiennement sur chaque front des films très complets des batailles, puis les fait tourner devant lui et en use ainsi que de rapports plus

fidèles que les autres. Des officiers allemands ont été punis et d'autres récompensés d'après le témoignage de la photo animée. Les généraux allemands sont invités à user de cette source de renseignements et à réviser leurs ordres d'attaque ou de repli en conséquence.

On sait, d'autre part, que chez nous aussi le cinéma de guerre a pris de l'importance et qu'un tel service fonctionne officiellement sans arrêt. Nous constituons ainsi des archives cinématographiques qui acquerront, dans quelques années, un prodigieux intérêt documentaire et illustreront les cours et conférences des écoles spéciales militaires, où elles seront interprétées par des techniciens. On imagine combien il serait précieux pour notre état-major d'avoir actuellement des films des guerres passées, des campagnes napoléoniennes, par exemple, si différentes qu'elles soient de la guerre actuelle. Quand les comptes rendus officiels des belligérants différeront sur quelque point essentiel, c'est le film qui les départagera.

Néanmoins, il faut bien nous dire que les Allemands, qui truquent tout, sont fort capables de truquer aussi leurs films militaires. Le cinéma ne supprimera pas la fraude, ni le mensonge, loin de là!

Civique.

## Ce que l'on dit

En attendant...

Décidément, M. Brizon et M. Raffin-Dugens sont d'étranges bonshommes! La violation du droit, le martyre de la Belgique, l'insolence criminelle d'un adversaire qui avait préparé cette guerre pendant quarante-quatre ans, qui l'a faite au moment qu'il a cru le plus favorable, sous n'importe quel prétexte, et même sans prétexte; tant d'incendies, tant de crimes sadiques, le massacre de tant de vieillards, d'enfants, de femmes sans défense, la torture de tant d'innocents emmenés brutalement en esclavage, tout cela n'est rien à leurs yeux, tout cela ne compte pas: ils réclament la paix, la paix sur l'heure, la paix à tout prix, la paix n'importe comment, la paix sans garanties que la guerre ne recommencera pas le lendemain!

Qu'ils aillent donc demander aux populations du Nord envahi ce qu'elles en pensent! A l'heure où M. Brizon prononçait de si étranges paroles, demandait une paix dont pas un Français, comme l'a dit M. Briand, ne veut envisager la possibilité, un journal allemand donnait à ses compatriotes le conseil d'imiter le patriotisme et la foi dans la victoire finale de ces populations. A cette même heure, les ouvriers du Nord réfugiés à Paris proclamaient leur confiance inaltérable dans cette victoire. Quelle leçon, si M. Brizon et M. Raffin-Dugens étaient capables de la comprendre!

Et sont-ils sûrs que cette paix infamante serait, comme ils disent, « une économie »? M. Briand n'a pas daigné même effleurer ce point, mais le fait est que c'est justement cette paix qui serait une ruine économique, et que, indépendamment des réparations auxquelles la France a droit, et qu'elle aura, seule la victoire peut lui assurer un avenir prospère.

Pierre Mille.

Les braves poilus que l'on envoie « au repos » dans les cantonnements d'arrière y cueillent des champignons. Dans les bois dorés par l'automne, on voit passer des bandes armées portant de pleines bourguignottes de morilles, ou des brochettes d'oranges et de cèpes enfilés aux baïonnettes.

Mais, hélas! les mauvais champignons se glissent souvent dans la cueillette. Nos poilus n'ont pas encore acquis toute l'expérience nécessaire aux « hommes des bois ». Et c'est aux cuisiniers que revient l'importante mission d'opérer le tri; ils n'acceptent point sans protester ce surcroît d'occupations et de responsabilité.

— Vous vous croyez donc bons à tout, mes poeteux? Sachez qu'il est plus difficile de cueillir des champignons que de cueillir du Boche, et qu'en outre on n'obtient pas la croix de guerre lorsqu'on meurt empoisonné!

Jamais les cuisiniers n'auront eu plus belle occasion d'exercer leur éloquence déjà proverbiale. Les mauvais champignons feraient, si l'on n'y mettait bon ordre, de nombreuses victimes parmi ces grands enfants que sont nos héros.

\*\*\*

Nous signalions tout récemment l'augmentation de tarif réclamée par l'administration métropoli-

taine, et nous mettions en doute l'opportunité de cette mesure.

En voici une qui serait probablement mieux accueillie du public de guerre: laisser, malgré les ordonnances, monter dans le métro les voyageurs encombrés de volumineux paquets. Nous avons vu un employé refuser l'accès des quais à une pauvre femme chargée d'effets militaires qu'elle venait de coudre, et qu'elle s'apprêtait à livrer. Sans l'énergique intervention d'un voyageur, cette pauvre femme n'aurait pu passer. Aurait-il fallu qu'elle fit le trajet à pied ou en auto-taxi?

Allons! Un peu de bonne volonté!

Les « travaux de couture pour militaires » sont peu payés, et les femmes qui s'y adonnent ont quelque mérite. D'autre part, n'est-il pas juste que l'on témoigne un peu d'égards, non seulement à elles, mais au « ballot » qu'elles portent? Encombrant, soit, mais composé de drap bleu d'horizon, que va noircir — ou rougir — la bataille. Certes, pour faire place à ce ballot, les voyageurs du métro sont prêts à se serrer un peu!

\*\*\*

José Echegaray, le grand poète dramatique espagnol, qui vient de s'éteindre à l'âge de quatre-vingt-trois ans, était comme Lamartine: il aimait l'orange. Il avait toujours dans ses poches de petites oranges vertes, dont le parfum âpre et suave se mêlait à celui de son tabac.

Il y a quelques années, José, de passage en France, visitait l'orangerie du palais de Compiègne et admirait les oranges séculaires qu'y introduisit Napoléon I<sup>er</sup>, lorsqu'il avisa l'une de ces petites oranges vertes dont il avait fait ses bibelots favoris. Il eut envie de l'emporter en souvenir de la France. Mais la présence d'un jardinier rendait tout larcin impossible.

— Mon ami, dit José Echegaray, essayant de payer d'audace, le règlement qui défend de cueillir ces oranges n'est pas pour moi, je suis poète!

— Et puis après? grogna le jardinier méprisant.

— Après? Je suis député, murmura Echegaray, un peu déconcerté.

Changement à vue. Le jardinier s'excusa, donna l'orange; et José Echegaray, député l... aux Cortès, put, en souriant, raconter dans son pays que si le peuple, en France, apprécie peu les poètes, il fait grand cas des élus de la nation.

\*\*\*

Le progrès! Pendant que l'Europe est déchirée par la guerre, jamais les Etats-Unis n'ont mené une existence aussi joyeuse. Les stations de bains de mer ont reçu des foules de visiteurs. Les accidents, bien entendu, furent nombreux.

L'autre jour, à Atlantic-City, un hydravion survolait la plage, exhibition offerte au public grouillant sur l'immense bande de sable. Soudain, l'aviateur aperçut au loin un baigneur en difficulté avec les lames. Virer, s'élançer vers lui, se poser sur les flots, ramasser l'imprudent à l'instant où il allait couler ne fut que l'affaire de quelques secondes. Et la foule d'applaudir à ce sauvetage d'un mode encore inédit.

Les Américains sont gens d'observation et pratiques. Désormais, Atlantic-City a remplacé son canot de sûreté pour les baigneurs par l'hydravion. N'en doutez pas, c'est l'avenir. Après la guerre, nos belles plages, Trouville au sable d'or, Dinard au reflet de lapis-lazuli, Biarritz à l'éclat argenté, auront leurs hydravions. Et vous verrez que l'on trouvera encore moyen de se noyer.

\*\*\*

L'humour des autres:

Parlant de la guerre, notre confrère d'outre-Manche, *London Opinion*, formule de piquants aphorismes, parmi lesquels ceux-ci:

1. — Les puissances centrales se rapprochent chaque jour un peu plus de leur centre.

2. — Combien il est terrible de penser qu'une balle peut faire trois cents veuves d'un seul coup si elle entre dans l'œil d'un Turc opulent, possédant un nombreux ménage, à la manière de son pays.

3. — Un monsieur, à Portsmouth, a été condamné à trois livres d'amende pour avoir propagé de fausses nouvelles. Si cette taxe était appliquée aux tables où on prend le thé, tous les frais de la guerre seraient payés, dès le premier jour, en une demi-heure.

Le Veilleur.



## Journal d'un neutre

Mes compatriotes ne sont pas friands de décorations. Avec l'esprit démocratique ne s'accordent pas ces colifichets de la vanité. N'empêche que d'autres républicains les arborent. Et je ne dis pas seulement les Français; mais, par exemple, ceux d'Amérique.

Un mien ami de Chicago, n'ayant jamais le temps de m'écrire, m'envoyait régulièrement sa photographie aux fêtes carillonnées, afin que je pusse juger de visu qu'il profitait. Ce document me permettait ensemble de constater son état de prospérité physique et le nombre toujours grandissant de croix, étoiles, médailles ou crachats dont il faisait collection; car, ni plus ni moins qu'un lutteur, mon ami de Chicago se faisait tirer avec tous ses ordres.

Quand il y ajoutait par hasard un mot d'écart, c'était :

« Comme vous pouvez voir (*as you can see*), je suis l'homme le plus décoré dans le monde. »

Il ne tenait pas, en effet, à ces distinctions pour l'honneur, mais pour le record.

Quant aux Suisses, point ne se pose la question du hochet, vu que, chez nous, l'usage est de refuser sous cette forme les présents d'Artaxerxès.

Si j'ai moi-même accepté, au cours de ma carrière, deux ou trois décorations de choix, c'est que, vivant la plupart du temps à l'étranger, j'en puis orner ma boutonnière. Lorsque je vais chez moi en vacances, je refais à celle-ci une virginité, et, au passage de la douane, je quitte ma rosette en soupirant.

Sans ambages, selon ma coutume, ai-je confessé mon faible pour les attributs honorifiques. Je me hâte de dire que je suis fort difficile sur la qualité. Afin de ne m'y pas tromper, j'ai fait une curieuse étude de tous les ordres européens. Je les connais sur le bout du doigt, comme d'Hoziér son blason; et vous m'entendrez, à la vue d'un ruban hétéroclite, m'écrier : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » ainsi que les douaniers du faubourg Saint-Germain, quand on cite devant elles un nom de noblesse trop neuve ou controuvée.

Or, n'ai-je pas lieu de dire : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » quand je lis sur mon journal que le kaiser a décoré au kronprinz, *honoris causa*, des feuilles de chêne? Qui avait osé parler jamais de ces feuilles de chêne? Elles ont donc été instituées pour la circonstance? Belle circonstance : le coup manqué de Verdun!

Le kronprinz, en sa proclamation où il offre à ses armées le partage de sa verdure, a le toupet de dire :

« On ne peut pas encore savoir l'importance que prendra cette bataille de Verdun dans le total de la campagne. Il n'y a pas assez de recul. »

Soit! J'avoue qu'il faut différer le jugement philosophique de l'histoire; mais il est certaines choses des événements qu'on peut apercevoir même le nez dessus. Ai-je besoin d'attendre cinquante ans pour juger en connaissance de cause et sans nulle témérité qu'on voulait prendre Verdun et qu'on ne l'a pas pris ?

Tous les peuples neutres, qui de l'histoire sont le tribunal de première instance, rendent cet arrêt et ne craignent pas qu'il soit cassé. Un seul moyen restait aux Boches d'obtenir remise. C'était de dire :

— Minute! tout n'est pas fini.

Alors, le tribunal des neutres, hochant la tête, aurait pu ordonner :

— A une session ultérieure! Ces gens invoquent leur juste droit. Qu'ils n'aient pas pris Verdun depuis sept mois n'implique pas à la rigueur qu'ils ne le prendront pas dans sept ans. Il faut attendre et voir venir.

Mais voilà que cet imbécile de kronprinz, au lieu de remercier son père à petit bruit pour le feuillage, crie par-dessus les toits :

— Mes enfants, nous allons passer à d'autres exercices. Fermez les ruisseaux, les prés ont assez bu. (Oui, assez bu de sang). Nous n'avons pas fait ce que nous voulions faire : c'est magnifique. N'en parlons plus.

Alors, le tribunal des neutres, qui a oublié d'être sot, hochant encore la tête, mais autrement, dit :

— Bon! Bon! De quoi il retourne je sais. Je sais ce qu'en vaut l'aune. Ces gens sont sur le point de déménager, mais ce n'est pas à la cloche de bois.

Je ne suis pas kronprinz et de l'empire allemand et du royaume de Prusse. Je suis représentant de commerce. Mais j'ai, dans ma sphère, une autre fierté professionnelle que cet héritier. Et quand je rate une affaire (cela m'arrive, non pas souvent, mais à mon tour), si mon patron s'avisait de me décerner une couronne pour fiche de consolation, je lui dirais noblement :

— Gardez-la, monsieur, l'occasion se présentera une autre fois meilleure, et Schanzli ne mange pas de ce pain-là.

P. c. c. :

Abel Hermant.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux

## LA SITUATION MILITAIRE

### LES ANGLAIS PROGRESSENT AU NORD DE LA SOMME

#### Nous gagnons du terrain vers Monastir

#### LA VICTOIRE ROUMAINE EN DOBROUDJA A DÉFINITIVEMENT BRISÉ L'OFFENSIVE BULGARE

Au nord de la Somme, après avoir repoussé toutes les contre-attaques de l'ennemi sur leurs nouvelles positions, les troupes britanniques ont attaqué à leur tour et enlevé deux lignes de tranchées sur un front de seize cents mètres, entre Martinpuich et Fliers, sur la pente qui descend vers Eaucourt-l'Abbaye et le Sars. Au delà, le terrain est à peu près plat jusqu'à Bapaume. L'opération, qui vient de réussir, est une de ces opérations de complément et de

gnale de durs combats sur la ligne Arabadji-lar-Kokardja. Ces deux localités sont à une quarantaine de kilomètres au sud d'Enidjea, où la bataille avait commencé, et a une trentaine de kilomètres de la frontière. Ce recul considérable indique nettement que l'aile gauche et le centre des forces ennemies ont été enfoncés. L'aile droite résiste encore, et si les Bulgares parviennent à se retrancher ils pourront à leur tour tenir assez longtemps sur ce front irrégulier. Mais c'en est fait de leur offensive, annoncée à grand fracas. Nous ne pouvions souhaiter un événement plus favorable à notre cause.

Jean Villars.



préparation qui consolident les résultats d'une grande offensive et assurent à l'action future ses lignes de départ ou ses points d'observation.

A plusieurs reprises déjà, les Allemands s'étaient flattés que nous étions parvenus, sur la Somme, au bout, sinon au but de notre effort. C'est une illusion qu'ils ne peuvent garder davantage, et leurs journaux s'appliquent aujourd'hui à avertir le public que la lutte sera longue, pénible, et amènera peut-être de nouvelles pertes de terrain. Quant aux pertes en hommes, on aime mieux n'en plus parler.

\*\*\*

En Macédoine, l'armée serbe vient de remporter un succès important en s'établissant sur la rive droite du Brod, près de Vrbeni. La veille encore les Bulgares cherchaient à l'arrêter sur la rive gauche, à Borensnitsa.

Nos opérations sur le massif montagneux qui commande la route de Monastir se développent. Nous avons gagné du terrain sur les pentes orientales de ce massif, au nord-ouest d'Armensko, et sur les hauteurs qui dominent le chemin de Florina à Popli. Ce dernier village est sur la rive même du petit lac de Presba. Nous avons donc débarrassé le terrain jusqu'au lac, ce qui donne toute sécurité à notre mouvement vers le nord.

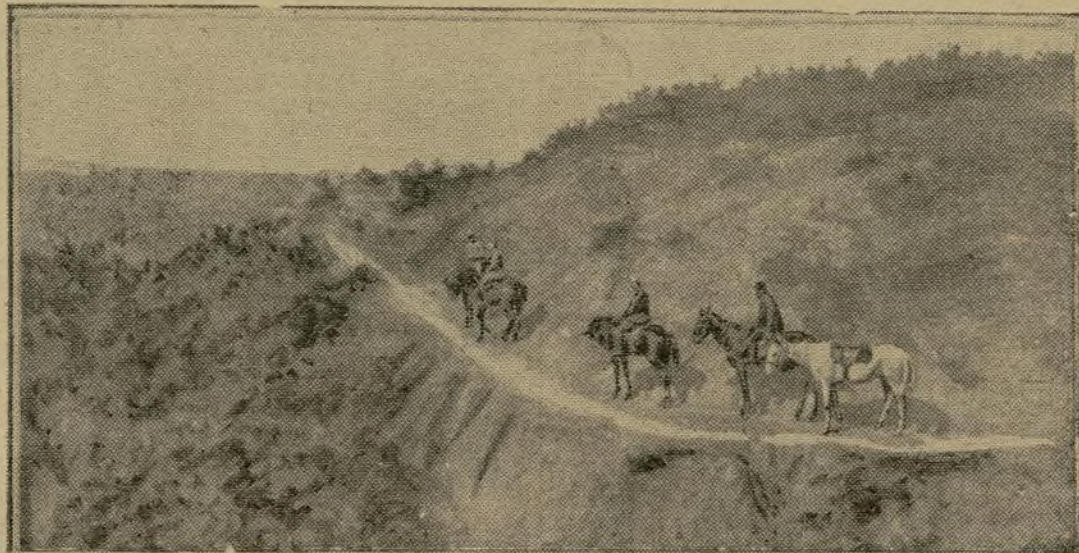
\*\*\*

L'échec de l'expédition de la Dobroudja est reconnu implicitement par l'ennemi, qui si-



GÉNÉRAL RAWLINSON

commandant l'armée britannique opérant en liaison avec les troupes françaises au nord de la Somme



EN MACEDOINE. — Une reconnaissance française dans les montagnes qui dominent la route de Monastir.

Ayuntamiento de Madrid



## Du temps que Turcs et Bulgares n'étaient pas alliés et complices

*La création d'une Thrace "indépendante" fut un tour joué par les Jeunes-Turcs à leurs amis d'aujourd'hui.*

Au moment où les Bulgares commencent à envisager les conséquences de leur déloyauté, il n'est pas sans intérêt de rappeler la mésaventure qui leur advint en 1913, du fait des agissements des Turcs — leurs alliés d'aujourd'hui — avec la Thrace occidentale indépendante dont l'histoire est d'ailleurs généralement peu connue.

C'était après la première guerre balkanique. Par le traité de Londres, la Turquie venait de céder à ses ennemis, la Serbie, la Bulgarie et la Grèce, tous ses territoires situés à l'est d'une ligne allant d'Enos à Midia. Toute la Thrace devenait bulgare, avec Andrinople, Dedeagatch, Xanthi, etc. Un important tronçon de la grande ligne européenne Paris-Constantinople passait entre les mains de la Bulgarie, avec la presque totalité du chemin de fer de jonction de Salonique, qui traverse toute la plaine de la Thrace, de même que la tête de ligne de cet embranchement, à Kouleli-Bourgas.

Cependant, les Jeunes-Turcs, et surtout Enver et Talaat bey, ne s'étaient résolus que contraints et forcés à ces sacrifices énormes : ils rêvaient d'une revanche. L'occasion se présenta, merveilleuse, en juin 1913. La Bulgarie, aux prises avec les Grecs, les Serbes et les Roumains, se débattait sur sa frontière occidentale ; à ce moment Talaat bey rentrait au ministère de l'Intérieur, prenant en réalité la charge de tout le gouvernement.

Le 20 juillet, le gouvernement ottoman donnait au lieutenant-colonel Enver bey un ordre d'offensive avec carte blanche. Celui-ci, d'ailleurs, avait déjà lancé en avant toute une armée d'irréguiliers.

Son ordre d'offensive en poche, Enver mena les choses vigoureusement ; le 22 juillet il entra à Andrinople. Huit jours après il occupait toute l'ancienne frontière. Ce fut, à Stamboul, un cri de joie. Déjà Enver avait passé la Maritza, occupé Dimotika, Ortakeu... Il annonçait son intention de marcher sur Salonique, quand l'Europe s'émut. La Turquie reprenant ses territoires, c'était tout remettre en question. Sous la pression des grandes puissances, qui voulaient même que l'armée turque se retirât immédiatement d'Andrinople et rentrât dans ses lignes, Enver dut suspendre sa marche en avant. Il fallut, pour l'y amener, toute l'autorité de Talaat bey. Celui-ci, retors, avait d'ailleurs déjà trouvé un palliatif.

Rien n'était perdu. En quelques conversations Talaat et Enver se mirent d'accord. On envoya Hadji Avil bey comme vali à Andrinople et avec lui toute une armée de fonctionnaires dévoués. Talaat bey donnait aux chancelleries européennes les assurances les plus formelles que l'armée ottomane n'avancerait plus d'un pouce. En effet, Enver resta sur ses positions ; seulement, moins de huit jours après, on annonçait à grand bruit la révolte contre l'autorité bulgare des musulmans de la Thrace qui, presque aussitôt, proclamaient leur indépendance.

A peu de chose près, le public européen n'en a jamais su beaucoup plus. Voici maintenant ce qui s'était passé :

Sur les ordres de Talaat et d'Enver, un officier ottoman, d'une valeur réelle, presque tout-puissant au comité Union et Progrès, Suleyman Zain el Abbedine, connu à Stamboul sous le nom de Suleyman Askéri bey, se mit en campagne, remplaçant son uniforme ottoman par un costume genre comitadji, s'adjoignant un ancien chef de bachi-bouzouks, Echref bey et le frère de celui-ci, Sami bey, et, dans les premiers jours d'août 1913, avec quelques centaines de cavaliers, quitta l'armée d'Enver. Ils passèrent par Ortakeu, descendirent sur Kouchikavak, établirent un poste à Makass et proclamèrent la Thrace occidentale en révolte contre l'autorité des Bulgares.

Suleyman institua à Gumuldjina, promue au rang de capitale, le gouvernement provisoire de la Thrace occidentale indépendante dont il fut à la fois le pouvoir législatif et exécutif en même temps que le généralissime. En quinze jours, les quelques soldats bulgares qui occupaient le pays furent chassés et l'« armée » de Suleyman se porta vers les frontières de l'ancienne Bulgarie qu'elle occupa depuis la région de Kustendil jusqu'à Andrinople.

L'armée de la Thrace occidentale s'élevait alors à une trentaine de mille hommes et ce chiffre grossissait chaque jour en même temps que les régiments turcs postés par Enver à Ortakeu, Dimotika, et même une partie de ceux d'Andrinople, fondaient comme la neige au soleil.

En effet, à peine Suleyman et Echref étaient-ils partis avec leurs 4 ou 500 cavaliers, qu'Enver télégraphiait de tous côtés pour se lamenter sur le sort de ses héroïques et patriotes soldats réduits à l'inaction et mis dans l'impossibilité d'aller secourir leurs frères musulmans opprimés par

les Bulgares. Aussi ces pauvres soldats, ne pouvant plus y tenir, désertaient-ils en masse.

En réalité, Enver envoyait par petits paquets une armée à Suleyman bey. Tranquillement, ces soldats étaient enrégimentés à Ortakeu et dirigés sur la frontière bulgare, vers Kridjali. Un peu plus tard, quand le gouvernement provisoire fut mieux organisé et qu'il put lever quelques contingents, Enver lui envoya à Dedeagatch, dans les derniers jours de septembre, 10.000 fusils via Dimotika.

Suleyman avait installé dans chaque ville un gouverneur, des municipalités, et ses émissaires parcouraient le pays où ils encaissaient très exactement les impôts. En somme, et c'était là le but à atteindre, la Thrace occidentale avait toutes les apparences d'un gouvernement régulier. Elle avait son agence télégraphique officielle qui, pendant près de deux mois, mena en Europe, à grands frais, une propagande en faveur des musulmans de Thrace et ne contribua pas peu à faire connaître les crimes des Bulgares, envoyant aux ministres des Affaires étrangères de toutes les grandes puissances de nombreux télégrammes de protestation indignée. Ainsi, Suleyman jouait son rôle en conscience pendant qu'à la Sublime Porte Talaat bey



SULEYMAN BEY

affectait au sujet de la Thrace occidentale une indifférence profonde et faisait semblant de l'ignorer. Il se bornait seulement à « s'intéresser » au sort des musulmans de Thrace qui y souffraient beaucoup, ce qui l'obligerait, au moment de traiter, à exiger des garanties de la Bulgarie.

Celle-ci, ayant signé la paix avec tous ses autres voisins, fit bien quelques faibles tentatives pour rentrer à nouveau en Thrace, mais l'armée de Suleyman reçut à coups de fusil les détachements qui se présentèrent et Suleyman bey fit amorcer à grand bruit des pourparlers pour l'achat de batteries de 75 en France.

Bref, la Bulgarie traita avec la Turquie comme avec ses autres voisins. La Turquie consentit à « s'employer » auprès des insurgés de la Thrace occidentale pour les faire rentrer dans la voie de l'ordre et de la soumission, mais la Turquie conservait Andrinople et toute la rive gauche de la Maritza. Elle conservait surtout le chemin de fer de Kouleli Bourgas à Dimotika, ce qui mettait la Bulgarie dans l'impossibilité de communiquer par chemin de fer avec ses nouvelles provinces autrement qu'en traversant une partie du territoire turc. C'est cette situation tout à fait anormale qui a été modifiée au moment où la Bulgarie est partie en guerre aux côtés des empires du Centre et de la Turquie.

Ces conditions arrêtées, Suleyman bey revint pour quelques jours en Thrace, où il rejoignit ses collaborateurs Echref bey et autres. Il fit mettre le feu à quelques villages, rassembler tous les troupeaux qui se purent trouver et qui furent vendus à Stamboul et ailleurs ; il n'oublia pas, ni ses acolytes non plus, de visiter les fonds de caisse, puis il reçut et installa en grande pompe les officiers et fonctionnaires bulgares qui vinrent prendre possession du pays. Après quoi, il reprit le train pour Constantinople, plus riche lui et ses amis de quelques millions et ayant joué un bon tour à la Bulgarie et aux diplomates européens qui n'y avaient vu que du feu.

La Thrace occidentale avait vécu.

L. Méral.

## L'Autriche va célébrer ses victoires

ROTTERDAM, 22 septembre. — Le gouvernement autrichien vient de décider l'érection, sur le mont Lovcen, d'un monument à la Victoire. Ce monument aura trente-cinq mètres de haut, et la déesse sera représentée le visage tourné vers l'Italie.

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 22 Septembre (782<sup>e</sup> jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, l'ennemi a lancé ce matin une forte attaque sur nos nouvelles positions ENTRE LA FERME LE PRIEZ ET RANCOURT. Nos tirs de barrage ont arrêté net les vagues d'assaut. Les Allemands ont dû rentrer dans leurs tranchées de départ et ont subi des pertes sérieuses.

Partout ailleurs, nuit calme.

23 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, nous avons réalisé au cours de la journée deux opérations de détail. AUX ABORDS DE COMBLES, une de nos compagnies s'est emparée, par un coup de main brillamment exécuté, d'une maison isolée organisée défensivement par l'ennemi et y a fait prisonniers une centaine d'Allemands, dont trois officiers. Plus à l'est, nous avons enlevé plusieurs éléments de tranchées et capturé quarante prisonniers.

AU SUD DE RANCOURT, une tentative de l'ennemi pour sortir de ses tranchées a avorté sous nos tirs de barrage.

D'après de nouveaux renseignements, le chiffre total des prisonniers faits sur la Somme par les troupes franco-britanniques depuis le 1<sup>er</sup> juillet, jour de l'offensive, jusqu'au 18 septembre, dépasse 55.800, dont 34.050 ont été pris par les troupes françaises.

Canonade habituelle sur le reste du front.

## LA GUERRE AERIEENNE

Dans la journée du 21 septembre, un de nos avions a jeté sur les hangars d'aviation de Habsheim huit bombes de 120 qui ont porté au but.

Un avion ennemi a été abattu, à la suite d'un combat, par un de nos pilotes entre Combles et Morval.

## Communiqué britannique

12 HEURES 30.

AU SUD DE L'ANCRE, nous avons avancé, au cours de la nuit, sur un front d'environ 1.600 mètres et enlevé deux lignes de tranchées ENTRE FLERS ET MARTINPUICH. Notre front s'étend actuellement en ligne droite au nord de Flers et de Martinpuich.

La nuit dernière, nos troupes ont pénétré dans les tranchées allemandes AU SUD D'ARRAS, ont fait un certain nombre de prisonniers et infligé des pertes à l'adversaire.

AU NORD DE NEUVILLE-SAINT-VAAST, nous avons fait exploser un fourneau de mine dont l'entonnoir a été occupé.

## Communiqué de l'armée d'Orient

SUR LE FRONT DE LA STROUMA et DANS LA REGION DU LAC DOIRAN, lutte d'artillerie habituelle.

ENTRE LE VARDAR ET LA CERNA, une violente attaque bulgare sur ZBERSKO a subi un sanglant échec.

DANS LA REGION DU BROD, les troupes serbes, poursuivant leur marche en avant, sont arrivées jusqu'aux abords de VRBENI. Une centaine de prisonniers sont restés entre leurs mains.

AU NORD DE FLORINA, une attaque de l'ennemi a été brisée par les feux de l'infanterie française. Nos troupes ont nettoyé tout le terrain AU NORD-OUEST D'ARMENSKO et progressé, à la suite de durs combats, SUR LES HAUTEURS QUI DOMINENT LA ROUTE DE FLORINA A POPLI.

La brume a gêné les opérations sur tout le front.

(Communiqué britannique)

SUR LE FRONT DE LA STROUMA, les vaisseaux de la marine anglaise ont bombardé l'ennemi dans le voisinage de NECHORI avec des résultats satisfaisants.

SUR LE FRONT DU LAC DOIRAN, l'activité de l'artillerie s'est accrue des deux côtés.

## Les Roumains en Transylvanie

LONDRES, 22 septembre. — Le correspondant du Times au quartier général roumain télégraphie le 20 que, en dépit des efforts des Austro-Hongrois, aidés par des régiments allemands, les Roumains conservent le terrain enlevé par eux en Transylvanie et que dans le nord leurs progrès continuent.

Des positions défensives sont établies autour de tous les centres importants conquis depuis le commencement de la guerre.

**EVIAN** SAISON **CACHAT**  
de Mai à Octobre  
Hôtels : Royal, Splendide, Ermitage



## Pourquoi M. Bassermann est-il alarmiste?

A quoi correspondent les paroles anxieuses que vient de prononcer M. Bassermann ? Avec les Allemands, on ne sait jamais. Leurs calculs sont toujours ténébreux et compliqués.

Bismarck avait coutume de répéter : « Je dis quelquefois la vérité, justement pour qu'on ne me croie pas. » Pourquoi M. Bassermann a-t-il dit la vérité ? Pourquoi le chef des nationaux-libéraux, annexionniste aussi intransigeant que les pangermanistes les plus fougues, a-t-il éprouvé le besoin de reconnaître en public, et dans un discours retentissant, que la France était loin d'être découragée ; que la Russie, inépuisable en hommes, faisait preuve d'une « élasticité » extraordinaire, et que l'Angleterre avait réalisé quelque chose d'incroyable et d'imprévu avec sa conscription ?

Il doit sembler étrange, au premier abord, que M. Bassermann mette l'Allemagne en face de la dure réalité au moment même où il s'agit de faire appel, pour la cinquième fois, au crédit public, et où l'emprunt est placé sous l'égide de Hindenburg, qui a pourtant déclaré que, sur tous les fronts, la situation était bonne pour l'Allemagne. Il se peut que, moins confiant, M. Bassermann ait voulu dégager sa responsabilité. Mais une expérience déjà longue nous a appris que les hommes de sa trempe, en Allemagne, travaillaient ordinairement dans la voie tracée par l'ambition impériale et se souciaient peu de ces habiles précautions. Qui sait si, spéculant sur l'entêtement national des Allemands, le chef du parti qui fut jadis le plus fidèlement bismarckien n'a pas voulu fouetter le patriotisme germanique en lui montrant les difficultés de l'heure et donner, par là, un nouvel élan à l'emprunt ? Comme les excitateurs de l'opinion publique ont joué de la victoire certaine, ils sauront aussi bien jouer, l'heure venue, de l'inquiétude patriotique.

Et si, en même temps, par ces paroles d'alarme, on endormait l'adversaire, ce serait coup double, ce serait tout profit pour l'Allemagne. Bien des signes permettent de croire qu'en ce moment la propagande allemande ne serait pas fâchée de convaincre les Alliés qu'ils sont sur le point de toucher le but, qu'ils peuvent relâcher leur effort. Jusqu'au dernier moment, il faudra se méfier des arrière-pensées et des paroles d'un ennemi expert à souffler le chaud et le froid. Les Allemands ont menti et dissimulé leurs calculs jusqu'à la veille de la guerre. A la paix même, ils continueront de tromper...

Jacques Bainville.

### L'Allemagne demande des contrôleurs pour ses diplomates incapables

BERNE, 22 septembre. — L'Allemagne n'est pas satisfaite de ses diplomates.

Voici en quels termes sévères — mais qui nous semblent justes — la Gazette de Cologne s'exprime sur leur compte :

« Nous sommes pleins d'admiration pour nos soldats, mais que de critiques n'adressons-nous pas à nos diplomates ! On voudrait leur adjoindre une sorte de conseil composé de parlementaires et des principaux représentants de la presse allemande à l'étranger. Dans le choix des diplomates, seul le mérite personnel devrait compter et les considérations de noblesse et de fortune ne devraient jamais intervenir. »

## LE PROBLÈME QUI PRÉOCCUPE LES PUISSANCES CENTRALES

### Comment "limiter" leur défense ?

NEW-YORK, 21 septembre. — Sous le titre « La Conférence de Berlin », la *New-York Tribune* dit aujourd'hui dans son éditorial : « Les représentants des puissances centrales doivent se réunir à Berlin pour discuter des problèmes semblables à ceux qui furent discutés à Paris il y a quatre mois par les représentants des Alliés. »

« La principale question de la conférence, dit la *New-York Tribune*, est posée par les faits qui se sont produits depuis le 4 juin, date de la grande offensive russe en Galicie et en Volhynie. Les difficultés se sont accrues par la suite pour les puissances centrales du fait de l'entrée en guerre de la Roumanie. L'Allemagne et ses alliés doivent maintenant poser au grand état-major allemand la question suivante : « Pouvez-vous défendre notre territoire et maintenir en même temps toute la longueur de notre front en Russie et en France ? »

« Si la réponse n'est pas affirmative, la première chose à faire sera de raccourcir le front allemand de façon à prélever les troupes nécessaires pour délivrer le territoire austro-hongrois, défendre la Bulgarie, empêcher une invasion de cette dernière et la destruction du « pont bulgare » entre Berlin et Constantinople. »

« Il n'y a pas à se tromper, l'heure est grave pour les Allemands et leurs alliés ; à tout considérer, qu'ils sachent bien que la victoire est perdue pour eux. Il appartient à la conférence actuelle de décider comment on limitera la défaite. »

### Le kronprinz décline la responsabilité de l'échec de Verdun

LAUSANNE, 22 septembre. — Dans une interview accordée à un correspondant du *Lokal Anzeiger*, le kronprinz aurait déclaré :

« Il est très difficile de porter la responsabilité des opérations dans lesquelles un million d'hommes sont engagés, surtout dans des jours comme ceux de la deuxième partie du mois de mai, alors que les Français menaçaient sérieusement Douaumont et que l'enjeu se faisait de plus en plus important. Des jours semblables ne se passent point sans laisser de traces. Il faut reconnaître la bravoure et la ténacité des Français qui se battent d'une façon brillante. (Information.) »

### Les socialistes autrichiens parlent en secret de la paix future

ZURICH, 22 septembre. — Selon l'*Arbeiterzeitung*, le parti sozialdemokratische allemand en Autriche a tenu, à Vienne, une assemblée au cours de laquelle fut votée une résolution que le journal ne peut publier qu'en partie.

Les mesures prises par le gouvernement autrichien concernant la question des vivres y sont vivement critiquées ; le parti sozialdemokratische demande notamment l'établissement d'un ministère spécial pour le ravitaillement de la population. Il a été pris position à l'égard de la question de la paix future. Toutefois, il n'est pas possible de reproduire le passage relatif à cette discussion, car il a été censuré.

Les sozialdemokrates ont protesté également contre la violation de la Constitution par le gouvernement ainsi que contre la censure politique.

## Encore une interview de Constantin

Le roi de Grèce, parlant avec la plus grande franchise, n'a pas été fort explicite.

LONDRES, 22 septembre. — Le correspondant à Athènes de l'agence américaine *Associated Press* a été reçu en audience par Constantin. Il rapporte que le roi parla de la situation avec la plus grande franchise. Il déclara que la Grèce était prête à s'unir aux Alliés dès qu'elle verrait dans cette décision des avantages certains et bien définis. Il exprima son indignation de ce qu'on pût penser et même imprimer qu'il s'était engagé vis-à-vis de quelqu'un, pour un gage quelconque, à ne pas faire la guerre, et qu'il avait été guidé dans cette voie par toutes les raisons possibles, sauf par celles qu'il aurait pu concevoir pour le bien de la Grèce. Il déclara que jusqu'à l'époque de l'invasion bulgare en Macédoine grecque et de l'entrée en guerre de la Roumanie, la situation était telle qu'elle ne permettait à la Grèce aucun avantage qui pût compenser pour elle les risques et l'inévitable sacrifice de vies et de richesses que comportait sa participation à la guerre.

Le roi s'étendit ensuite longuement sur le sort cruel qu'auraient à subir, dans le cas où la Grèce entrerait en guerre avec la Turquie, les Grecs qui, au nombre de plus d'un million, habitent l'Asie-Mineure et la Thrace. Il déclara que ceux qui jugeaient sévèrement la Grèce et lui-même au sujet de leur soi-disant « inaction » n'avaient pas réfléchi à quel sort ils condamneraient les femmes et les enfants arméniens et grecs qui tomberaient entre les mains des Turcs. Il affirma que le monde en jugeant avec froideur l'attitude de la Grèce, en accusant son gouvernement de « marchandage », prouvait son ignorance de la vraie situation ; seuls les Grecs peuvent connaître et évaluer les pertes terribles que la guerre leur occasionnerait. Avec force il indiqua la différence existant entre la position de la Grèce et celle de la Roumanie. Il admit franchement que la présence des Bulgares dans la Macédoine grecque et l'entrée en guerre de la Roumanie compliquaient énormément la situation et constituaient des éléments nouveaux qui pouvaient facilement transformer la politique que la Grèce avait poursuivie jusqu'ici. Tous ces nouveaux éléments seront pris en considération et étudiés, et la conduite de la Grèce dépendra uniquement des résultats de ce nouvel examen de la situation et non d'autre chose. Le roi poursuivit en déclarant avec une profonde gravité que ce n'était pas le moment de discuter si ce serait lui, le souverain, ou le gouvernement ou quelque parti politique qui décideraient du sort de la Grèce. « L'heure a sonné, dit-il, où il faut que ce soit l'âme de l'Hellade qui dicte l'avenir de notre pays ! »

### M. Calogeropoulos est désenchanté

ATHÈNES, 20 septembre. — L'*Hesperini* publie une interview de M. Calogeropoulos dans laquelle le président du Conseil déclare :

« J'ai accepté de former le nouveau ministère pour obéir au roi, mais dès les premiers jours nous nous sommes heurtés aux plus grandes difficultés et je dois constater que ces difficultés-là je les avais prévues et signalées à Sa Majesté, avant de consentir à présider à la constitution du cabinet. (Radio.) »

### Les dessous de la démission de M. Zaïmis

LONDRES, 22 septembre. — Le correspondant spécial du *Daily Telegraph* à Athènes télégraphie à son journal :

« Une des raisons qui contribuèrent le plus à convaincre l'ex-président du Conseil qu'il ne pouvait pas continuer à présider le gouvernement du pays fut la campagne sourde qui était menée contre lui par les éléments germanophiles avec l'assentiment ou la connivence plus ou moins directe du roi Constantin. »

« Sans consulter, en effet, le président du Conseil, le ministre de l'Intérieur, M. Charalambis, donna l'ordre au préfet de police de ne pas intervenir contre les ligues de réservistes, ni de gêner en rien leur propagande. »

« Une fois ces ligues en pleine action, la police exécuta, sans aucun égard, les ordres reçus : on arrêtait des citoyens dans la rue, on se livrait à des perquisitions dans les habitations particulières. Et lorsque les plaintes de la population excédée se firent jour, le ministre de l'Intérieur dut avouer qu'il obéissait, lui supérieur, aux instructions occultes que ses inférieurs, les agents de police, avaient reçu le mandat d'exécuter. »

« Enfin, et ce fut probablement la goutte d'eau qui fit déborder le vase, M. Zaïmis, qui avait réussi, en apparence, à convaincre le roi de ne pas recevoir les officiers revenus de Salonique, eut la stupéfaction de voir le lendemain le roi Constantin recevoir les mêmes officiers et leur adresser une harangue élogieuse. »

### BÉNÉDICTINE

« La Grande Liquor Française »  
TONIQUE — DIGESTIVE

## SUR LA SOMME



Le village de Comblès, dont nous nous rapprochons chaque jour.



## L'école des chiens de guerre, par CH. GENTY



Ch. Genty

Le débutant. — C'est bien la première fois que je suis dégoûté du gigot!

## Hindenburg se débarrasse de trois archiducs



Nous avons dit hier que trois archiducs autrichiens viennent d'être remerciés et privés de leurs commandements respectifs, à la suite d'échecs trop retentissants : Eugène, commandant en chef sur le front italien; Léopold-Salvator, inspecteur général d'artillerie, et Charles-Etienne. Un archiduc pourtant est maintenu aux armées : c'est le jeune Charles François-Joseph qui, héritier du trône, reste sous les ordres de Hindenburg et de l'état-major allemand, à la tête d'une armée qui défend la frontière hongroise dans les Carpathes.



# DERNIÈRE HEURE

## LES OPÉRATIONS de nos alliés

### LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE de 22 heures

Aujourd'hui, l'artillerie a montré, de part et d'autre, une très grande activité. Au cours d'un certain nombre d'engagements secondaires, nous avons amélioré nos positions et poussé des détachements dans différentes directions.

L'aviation a été très active hier. Au cours de combats aériens, deux appareils ennemis ont été détruits; un autre a dû atterrir avec des avaries.

### Le communiqué italien

ROME, 22 septembre. — Sur tout le front du théâtre des opérations, les intempéries persistantes ont contrarié l'activité de nos troupes.

On signale néanmoins les progrès sensibles réalisés par notre avance obstinée à la tête du torrent de Vanoi (Cismon) et vers le centre du Sief (Haut-Cordevole).

Sur le front de Giulie, actions limitées des deux artilleries.

L'ennemi a tiré sur Gorizia, sans causer de dégâts.

### Le communiqué russe

PÉTROGRAD, 22 septembre. — Communiqué de l'après-midi du 22 septembre du grand état-major :

Sur les fronts occidental et du Caucase, rien d'important à signaler.

### Le communiqué roumain

BUCAREST, 22 septembre. — FRONT NORD ET NORD-OUEST. — On ne signale que de faibles engagements. Nous avons pris deux mitrailleuses et fait 140 prisonniers.

FRONT SUD. — En Dobroudja, l'ennemi a cessé sa retraite et se fortifie.

Nos troupes ont mis en fuite quelques unités du flanc droit ennemi.

ATTAKES AÉRIENNES. — Des avions ennemis ont jeté des bombes sur Cernavoda et ont tué 7 hommes, dont deux soldats et plusieurs habitants; plusieurs animaux ont été tués et trois maisons détruites.

### Des renforts arrivent régulièrement en Dobroudja

LONDRES, 22 septembre. — On mande de Bucarest au Times :

« Le général Averesco, commandant en chef les forces roumaines, est arrivé sur le front de la Dobroudja. »

« L'arrivée régulière de renforts pour l'armée russo-serbo-roumaine inspire confiance dans les résultats de la campagne de la Dobroudja. »

### A la manière des Boches

PÉTROGRAD, 22 septembre. — Les blessés russes amenés du front bulgare-roumain racontent que les officiers et les soldats bulgares, dont l'uniforme ressemble généralement à l'uniforme des Russes, accentuent cette ressemblance par des insignes militaires russes pour tromper les patrouilles qu'ils accostent en langue russe.

### Les opérations en Mésopotamie

LONDRES, 22 septembre (officiel). — Sur le front du Tigre, nos avions ont bombardé un aérodrome ennemi à la courbe Shumran, sur le Tigre. La situation est calme sur le front de l'Euphrate.

Il convient de faire remarquer à cet égard que les derniers communiqués officiels turs renfermaient des déclarations fantastiques qui n'étaient basées sur aucun fait.

### LE KAISER EN HONRIE

GENÈVE, 22 septembre. — On mande de Zivieg (Saybusch) que l'empereur d'Allemagne est arrivé lundi avec sa suite pour rendre visite à l'archiduc Charles-Etienne.

Il est rentré une heure après au château, où le roi de Bulgarie a également séjourné la semaine dernière.

## Pour chasser les Bulgares

Un bataillon de l'armée patriote grecque vient de partir pour le front.

SALONIQUE, 22 septembre. — Un bataillon de l'armée révolutionnaire a défilé dans les rues ce matin, avant de partir sur le front.

Le général Zymbrakakis lui a adressé les paroles suivantes :

« Vous partez au front pour combattre et chasser l'ennemi qui a envahi le sol natal. C'est un honneur dont vous devez être fiers. »

Le général a terminé en demandant aux troupes de pousser des hurrahs en l'honneur des Alliés, ce qui a été fait avec le plus grand enthousiasme.

## Un hydravion allemand sur Douvres

LONDRES, 22 septembre (Officiel). — Un hydravion allemand est apparu cet après-midi un peu après trois heures, près de Douvres.

Nos canons antiaériens sont entrés immédiatement en action et plusieurs de nos aviateurs sont partis à la poursuite de l'assaillant qui a pris la fuite dans la direction du nord-est.

Trois bombes ont été lancées par l'ennemi, sans causer de pertes.

## Vengeance autrichienne

La tête de l'ingénieur Caproni est mise à prix

MILAN, 22 septembre. — L'ingénieur Caproni, qui conçut les plans et dirige la construction des avions de type italien, est originaire du Trentin. Or, des renseignements fournis à la *Gazzetta del Popolo* il résulte que tous les biens que possédait l'ingénieur dans le Trentin ont été confisqués, qu'une condamnation à mort a été prononcée contre lui et qu'une prime a même été fixée pour sa capture.

Tous ceux, a déclaré l'ingénieur lui-même, qui ont avec moi des liens de parenté ou qui eurent des rapports d'amitié ou d'intérêt ont subi des représailles de la part des autorités autrichiennes; ils ont tous été internés; on a même condamné une vieille domestique de ma famille qui n'avait d'autre tort que de m'avoir vu naître et de m'avoir élevé.

Au moment de la déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche, l'ingénieur Caproni se trouvait dans le Trentin. Peu s'en fallut qu'il ne puisse franchir la frontière; quelques heures de retard, il aurait subi le sort commun de tous les internés; c'eût été pour l'aviation italienne une perte douloureuse.

## Les Allemands obligent les Belges à souscrire à leur emprunt de guerre

AMSTERDAM, 22 septembre. — Le journal *Les Nouvelles*, publié à Maestricht, apprend de Belgique que les Allemands ont créé un impôt sur les billets de banque et la souscription forcée à l'emprunt de guerre.

Tous les billets de banque en possession des banques, des maisons de commerce ou des particuliers, devront être revêtus d'un cachet spécial apposé par l'autorité allemande. Ce timbre coûtera cinq pfennigs par billet de cent marks. Les billets non pourvus du timbre n'auront plus cours et seront confisqués.

L'autorité allemande a fait connaître que 50 pour cent des billets allemands en Belgique seront saisis en échange de titres de l'emprunt pour une somme équivalente et rapportant un intérêt annuel de 4 pour cent.

## La vérité sur le dernier raid du général mexicain Villa

NEW-YORK, 22 septembre. — Le rapport officiel sur le raid que le général Villa a fait sur Chihuahua, samedi dernier, a été envoyé à El Paso (Texas) par le général Bell.

Le général Villa s'est emparé d'une partie de l'artillerie des troupes carranzistes, de seize automobiles, d'un chargement d'armes et de munitions, et il a remis en liberté 200 prisonniers enfermés dans la maison pénitentiaire. Il s'est retiré ensuite, après d'ailleurs qu'un millier de soldats carranzistes se furent joints à lui.

## AU PARLEMENT HONGROIS

## Le comte Tisza se défend comme il peut

Et son "pro domo" ne va pas sans quelques aveux.

GENÈVE, 22 septembre. — A la suite des débats soulevés par les motions déposées par les comtes Andrássy et Apponyi, et tendant à l'établissement de délégations de contrôle, le comte Tisza a prononcé un grand discours dans lequel, forcément, il a été amené à effleurer de nombreux sujets. Parlementairement parlant, si l'on peut dire, il ne s'en est pas mal tiré, mais il n'a pu éviter, cependant, de faire quelques déclarations qui sembleront fort intéressantes aux adversaires de la double monarchie.

C'est ainsi que, parlant de l'armée et des critiques à son adresse, il a déclaré :

Nous ne devons pas oublier que, depuis deux ans, notre armée soutient une lutte héroïque et heureuse contre un ennemi dont les forces sont énormément supérieures.

L'orateur ne trouve pas juste de relever certains incidents isolés et certaines circonstances défavorables pour déformer l'image de l'armée, qui mérite toute l'admiration. « Ne croyez pas, s'écrie le comte Tisza, que je veuille cacher la vérité. Nous ne devons pas fermer les yeux devant les événements défavorables; nous devons, au contraire, les examiner, afin d'y porter remède. Mais dans le moment actuel, je crois qu'au point de vue de l'intérêt public, il n'est pas bon de discuter sans cesse publiquement ces événements isolés. »

Le président du Conseil revient ensuite sur les critiques adressées à l'administration austro-hongroise :

Dans les territoires occupés, dit-il, où alternent, dans cette guerre, les armées les plus diverses, avec les organes administratifs qui leur sont adjoints, il se produit toutes sortes de flottements et de désagréments.

Je me borne à constater qu'il n'y a aucun facteur autrichien de la monarchie qui ne s'occupe, avec la plus grande sympathie de la question polonaise, qui ne s'efforce de collaborer à la solution et qui dans les limites possibles, ne tienne compte des prétentions et des vœux légitimes de la nation polonaise.

En dépit de désagréments inévitables, la nation polonaise peut être assurée de toute la sympathie des autorités de la monarchie.

Finalement, les motions des comtes Andrássy et Apponyi sont repoussées par la majorité.

Abordant ensuite les observations du comte Apponyi sur les relations de la monarchie avec les Etats-Unis, le comte Tisza dit que la monarchie ne boudé pas les Etats-Unis. Il ne juge pas opportun d'entrer actuellement dans les détails de cette question. Il veut seulement constater que, entre le ministre des Affaires étrangères et l'ambassadeur des Etats-Unis, il ne s'est rien passé qui donne le droit d'émettre une telle appréciation.

Toutes les autorités compétentes de la monarchie, ajoute-t-il, attachent une grande importance aux relations de la monarchie avec les Etats-Unis, et chercheront, le moment venu, l'occasion de liquider l'affaire en cause.

Au cours des débats, le comte Caroli avait fait allusion à la « dissolution » de la Triple. Le comte Tisza ne veut pas accepter ce terme.

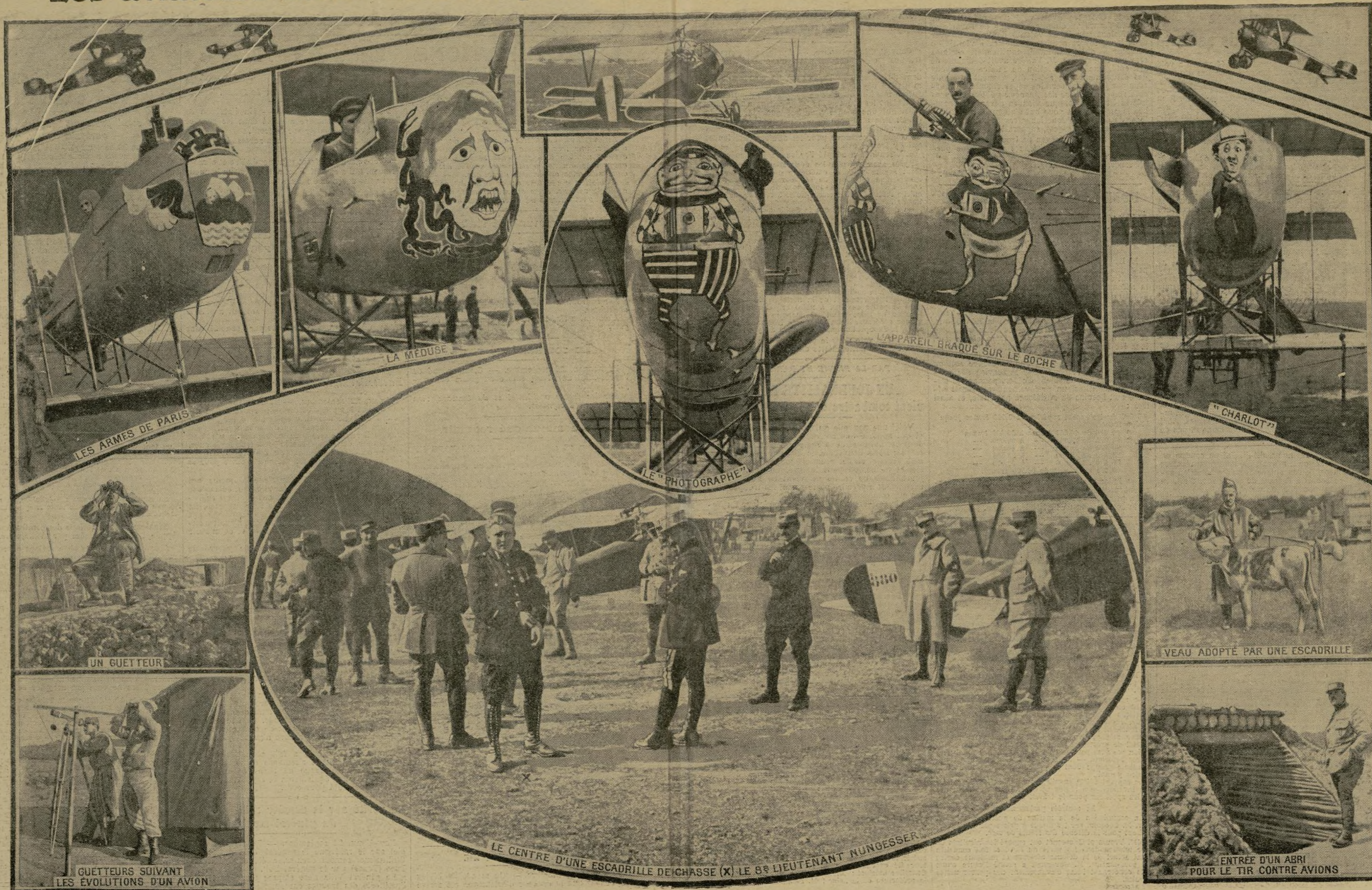
Lorsque le député dit que la Triple est dissoute, je ne puis accepter cette remarque dans son sens de pure forme. Par l'élimination de l'Italie, la Triple cesse naturellement d'être la Triple Alliance, au terme arithmétique. Mais en ce qui touche la nature essentielle de la Triple, l'alliance entre l'Empire allemand et l'Autriche-Hongrie était le fondement de ce groupement politique. L'adhésion de l'Italie à la Triple était considérée comme apportant à ce groupement de puissances un accroissement de forces, mais l'essence même de la Triple était l'alliance entre l'Allemagne et la monarchie, et celle-ci demeure toujours intacte.

Je dois opposer un démenti catégorique à l'assertion suivant laquelle nos relations avec l'Empire allemand seraient modifiées. Les intérêts particuliers n'exercent aucune influence sur l'alliance. Je ne suis pas autorisé à me faire le porte-parole de l'Empire allemand, mais je suis convaincu que, en Allemagne, tous les esprits sérieux considèrent comme un de leurs intérêts les plus importants que notre monarchie continue d'exister dans toute sa vigueur non diminuée, et cela me permet d'espérer et d'avoir ferme confiance que, après la guerre, l'alliance continuera d'exister et deviendra même plus étroite.

OBESITÉ  
**LIN-TARIN**  
CONSTIPATION



**Les aviateurs alliés ne sont pas seulement des héros, mais aussi des artistes**



Nos as et leurs vaillants émules de l'aviation britannique et belge ajoutent quotidiennement des hauts faits aériens à ceux dont la liste est si longue et si glorieuse. C'est joyeusement qu'ils s'élèvent dans l'espace, au-dessus de leurs champs d'atterrissage pour des missions de sauvetage, de reconnaissance, de bombardement, de transport, de liaison, de patrouille, de chasse, de démonstration, de cirque, de drôleries, de plaisantes blagues à la française. Et c'est ainsi qu'un peu de

porter la vengeance et la mort dans les lignes et sur les établissements militaires de l'ennemi. Joyeusement, n'est-il pas vrai, puis-que presque tous, sur leur fuselage, ont fait peindre des images fièrement symboliques ou, plus souvent encore, de comiques figures qui tracassent la haine la sombre croix de fer peinte sur les ailes germaniques.

de leurs champs d'atterrissage pour que presque tous, sur leur r  
française. Et c'est ainsi un peu de notre rire, encore qui tracasse là-haut la s



## Un incident au sujet des fonds secrets

Après une longue discussion, la Chambre a voté hier soir, par 448 voix contre 4 — celles des trois pèlerins de Kienthal auxquels s'adjoignit M. Accambray — le projet de douzièmes provisoires applicables au quatrième trimestre de 1916. Rien ne serait à retenir de cinq longues heures de débat sans deux interventions du président du Conseil et la lecture, au nom du groupe socialiste, d'une déclaration que nous publions plus loin et qui désavoue clairement certaines manifestations regrettables de ces jours derniers.

M. Aristide Briand fut appelé tout d'abord à la tribune par un député socialiste qui se plaignait qu'une offensive concertée entre une certaine nombre de journaux ait été lancée, le 6 septembre au matin, contre un général français à qui on reprochait de ne pas faire au profit de la Roumanie la diversion désirable, et demandait si la censure avait autorisé cette campagne.

Sans citer le nom du général, le président du Conseil indiqua que la censure avait interdit la publication des articles et qu'on avait eu tort de ne pas aller jusqu'au bout de l'interdiction :

— Ce général est à la tête d'opérations militaires de première importance, ajouta M. Aristide Briand. S'il y est, vous savez bien que j'y suis pour quelque chose.

Non seulement il y est, mais je lui ai accordé une confiance assez grande pour faire que sous ses ordres fussent groupées des armées importantes qui ne sont pas uniquement des armées françaises. (Applaudissements.)

M. Jean Bon vint ensuite, avec les allures d'un chansonnier montmartrois qui dirait un monologue comique, demander que la justification de l'emploi des fonds secrets du ministère des Affaires étrangères porte désormais la signature de tous les membres du gouvernement et fasse mention d'une délibération préalable.

Son amendement portait d'ailleurs une vingtaine de signatures, parmi lesquelles celles des plus hostiles des quatre-vingt-treize opposants du dernier comité secret : MM. Accambray, Magniaudé, Albert-Favre, de Chappedelaine, Abrami, Abel Ferry, etc... M. Aristide Briand ne manqua pas de faire le rapprochement et de démasquer la manœuvre :

— En lisant ces noms, dit-il, j'ai eu comme un vague souvenir qu'il m'avait été donné, en d'autres circonstances, de rencontrer le même bataillon sacré qui marchait à l'assaut du ministère. C'est, en réalité, une nouvelle offensive...

M. Abel Ferry, qui protestait, se vit rappeler par M. Lenoir qu'il regrettait peut-être trop son sous-secrétariat aux Affaires étrangères. Le président du Conseil déclara nettement aux auteurs de la proposition :

— Vous venez proposer à la Chambre de dire publiquement devant l'étranger que, pour l'emploi des fonds spéciaux du ministère des Affaires étrangères, elle n'a pas confiance dans le président du Conseil. C'est l'acte de méfiance le plus grave qui puisse être proposé, en temps de guerre, contre un chef de gouvernement. Vous avez quelque chose de plus net, de plus franc à faire : c'est de lui faire quitter la place qu'il occupe! (Applaudissements prolongés.)

La Chambre écarta, à mains levées, la proposition de M. Jean Bon.

### Une déclaration du parti socialiste

Au moment du vote sur l'ensemble, M. Vincent Auriant lut à la tribune, au nom du parti socialiste, la déclaration suivante :

Le parti socialiste votera les crédits. Il les a votés le 4 août pour protéger et défendre la France contre une odieuse agression. Il les vote aujourd'hui parce que la France — toujours envahie — doit assurer son indépendance et préserver l'Europe de toute menace d'hégémonie.

Malgré les divergences accidentelles de votes qui se sont manifestées parmi nous à la suite d'interventions individuelles qui n'engageaient que leurs auteurs, le parti, dans ses divers éléments, demeure d'accord sur les principes qu'il a affirmés récemment encore lors du vote des derniers crédits.

Autant nous sommes opposés à toute politique qui aurait pour objet de prolonger en guerre de conquête la guerre de défense nationale à laquelle nous participons, autant nous sommes convaincus que pas un socialiste ne pourrait accepter une paix qui laisserait la France mutilée et diminuée, et nous répétons ce que nous disions il y a trois mois lorsque nous votions les crédits de guerre :

« Nous les voterons parce que nous sommes prêts à tous les efforts pour assurer l'intégrité territoriale de la France, pour que l'Alsace-Lorraine obtienne la réparation du droit foulé aux pieds en 1871, pour assurer la totale restauration politique et économique de la Belgique et de la Serbie, pour acquérir la certitude d'une paix durable. »

Cette paix du droit, il dépend des gouvernements alliés d'en hâter l'heure, autant par une conduite vigoureuse et fortement concentrée de leur action militaire que par une action diplomatique en pleine clarté, en prenant soin de mettre en évidence, pour le monde entier, les conditions qui garantiront l'indépendance des

nations et prépareront l'organisation de la justice internationale.

Au début, sur la proposition de M. Aristide Jobert, la Chambre avait voté une réduction de 500.000 francs au chapitre « solde de l'armée », manifestant par là sa volonté de voir renvoyer dans leurs foyers nombre d'officiers « vieillissants ou fatigués » qui encombrèrent inutilement certains services de l'arrière. M. Valière avait demandé, de son côté, une augmentation de salaire en faveur des cantonniers qui, a-t-il dit, gagnent quarante sous par jour dans certains départements. M. Marcel Sembat, ministre des Travaux publics, lui promit satisfaction lorsque viendra devant la Chambre le projet ayant pour but d'augmenter les traitements des petits fonctionnaires de l'Etat, tandis que M. Simonet (Vosges), suggérait :

— Il y aurait un moyen de trouver l'argent : ce serait de prélever mille francs sur chaque parlementaire !

Séance, jeudi prochain.

Léopold Blond.

## POUR LA DÉFENSE NATIONALE

### Un député propose une retenue sur les indemnités des membres du Parlement et les traitements des fonctionnaires.

M. Duboys Fresney, député de la Mayenne, a déposé une proposition de loi tendant à opérer, pendant la durée des hostilités et pour les besoins de la défense nationale, un prélèvement sur les indemnités des membres du Parlement et sur les traitements de certains fonctionnaires de l'Etat.

D'après le texte proposé par M. Duboys-Fresney, à l'exception du président de la République, des ministres, des présidents des deux Chambres et des officiers des armées de terre et de mer, tous les fonctionnaires ou assimilés ainsi que les agents des services concédés dont les traitements dépassent 8.000 francs — que ce chiffre soit ou non sujet à la retenue pour le service des pensions civiles — subiraient d'office, pendant la durée des hostilités, un prélèvement qui serait affecté aux besoins de la défense nationale, et ainsi fixé :

5 0/0 du traitement supérieur à 8.000 francs jusqu'à 10.000 francs.

10 0/0 de 10.000 francs à 20.000 francs	
15 0/0 de 20.000 — à 30.000 —	
20 0/0 de 30.000 — à 40.000 —	
25 0/0 de 40.000 — à 50.000 —	
30 0/0 de 50.000 — à 60.000 —	
40 0/0 au dessus de 60.000 francs.	

Les indemnités des membres du Parlement seraient passibles de ces prélèvements.

La proposition de loi a été renvoyée à l'examen de la commission de législation fiscale.

## Nouvelles parlementaires

### La préparation militaire de la jeunesse

La commission de l'armée a adopté hier la motion suivante :

« La commission, prenant acte des déclarations du ministre de la Guerre et du ministre de l'Instruction publique, demande au gouvernement de déposer au plus tôt le projet d'organisation de l'éducation physique de la jeunesse. »

« En ce qui concerne la préparation militaire en temps de guerre, la commission invite le ministre de la Guerre à prendre les mesures utiles et, si besoin est, à saisir la Chambre d'un projet destiné à pourvoir aux besoins de la Défense nationale. »

### Le placement des mutilés

M. Durafour, député de la Loire, vient de déposer, au nom de la commission du travail, son rapport sur les propositions de loi relatives au placement des mutilés.

Le rapport conclut à l'adoption d'un texte qui répartit entre les mutilés des emplois de l'Etat et des fonctions publiques. Aux mutilés très gravement atteints, inoccupables dans l'industrie, seront dévolues les fonctions de l'Etat ; aux grands blessés qu'il faudra confier aux particuliers, la loi accordera un régime spécial de protection consistant notamment dans l'obligation pour les patrons de leur assurer un emploi ; les autres réformés — n° 1 ou n° 2 — constitueront un troisième groupe dont le placement sera assuré et le salaire garanti.

Le rapport édicte ensuite, pour la fixation du salaire des invalides, des règles précises. Il prévoit enfin des règles spéciales pour le travail des mutilés.

### Le contrôle parlementaire

La commission de la marine de guerre a entendu, hier, M. Locquin, sur les mesures prises par le gouvernement pour la défense des fronts de mer.

MM. Trouin et Bousset ont exposé les résultats de leur mission dans les ports du Nord et fait connaître l'état actuel de la défense aérienne et maritime contre les sous-marins. M. Bousset a donné lecture d'une note concernant l'état d'avancement des petites unités navales.

La commission a enfin donné mandat à plusieurs de ses membres de se rendre à Salonique pour s'enquérir de l'état de la flotte et pour vérifier les conditions de transport et de ravitaillement des troupes du corps expéditionnaire d'Orient. La première mission sera composée de MM. Chaumet et Meunier-Surcouf.

## La Serbie exprime sa confiance dans l'avenir

CORFOU, 21 septembre. — Après sept jours de travaux en séance secrète, où elle a entendu l'exposé détaillé que lui a fait M. Pachitch, président du conseil, se basant sur les documents du ministère des Affaires étrangères (documents qui furent mis à la disposition de ceux des députés qui désiraient les étudier), la Skoupchtina a tenu aujourd'hui une séance publique pour terminer le débat. Elle a approuvé à l'unanimité l'exposé du gouvernement royal de Serbie, ainsi que la ligne de conduite politique pour les affaires extérieures qui s'y trouve exposée.

L'Assemblée a adopté l'ordre du jour suivant : Après avoir entendu les déclarations du gouvernement sur la politique extérieure de notre patrie, la Skoupchtina considère de son devoir d'affirmer, elle aussi, après toutes les souffrances de la nation serbe, qu'elle reste indubitablement fidèle à ses exigences nationales.

La ligne de conduite que la Serbie a suivie, et grâce à laquelle elle s'est acquise de précieuses amitiés, est la seule qui mène vers la réalisation de l'idéal national. Le chemin pénible que nous avons parcouru jusqu'à présent risque de nous faire perdre de nombreux trésors nationaux, mais notre trésor le plus grand, l'honneur de la nation, est demeuré sans tache. Accablée de douleur, mais ayant gardé la foi en ses idéals et en ceux de l'humanité, la Serbie, le front haut, et avec certitude, regarde dans l'avenir.

Approuvant les déclarations de l'exposé gouvernemental sur la politique extérieure et envoyant l'expression de l'espérance et de la nostalgie de son peuple dans la patrie envahie, à notre brillante armée, l'expression de notre fidélité et de notre confiance à ses grands généraux, à nos alliés et à leurs puissantes armées, la Skoupchtina passe à l'ordre du jour.

Avant le vote pour le passage à l'ordre du jour, huit députés nationalistes ont quitté la salle.

### PAR LA PLUME ET PAR L'EPEE

## UN JOURNALISTE RUSS vient combattre sur le front français

Voici une nouvelle qui nous parvient de Russie et qui apporte une nouvelle preuve de l'intimité, de la cordialité et de la chaleur de l'amitié franco-russe : Boris Souvorine, le directeur du *Vetchernié Vremia*, un des premiers journalistes de Russie, et même, on peut le dire, un des premiers journalistes de ce temps, vient de s'engager en demandant à prendre place parmi les troupes russes qui combattent en France.

Boris Souvorine est le fils du fondateur du *Novoïé Vremia*, Alexis Souvorine, le grand patriote qui a été l'un des précurseurs et l'un des plus ardents ouvriers de l'alliance de son pays avec le nôtre. Boris Souvorine a marché sur les traces de son père. En même temps que se développait l'influence du grand journal de Pétersbourg, avec toutes ses publications et ses éditions diverses (le *Vetchernié Vremia* est l'édition du soir), il maintenait les traditions de la famille et de la maison. Polémiste vaillant et vigoureux autant que spirituel, Boris Souvorine a fait une guerre ardente à tout ce qui était Allemagne, pénétration allemande et germanophilie.

Cette guerre, il ne veut plus la faire seulement avec la plume, mais les armes à la main. Et c'est le sol français qu'il choisit pour y combattre les Allemands. Cette noble et touchante pensée du patriote et de l'ardent écrivain russe sera saluée en France avec émotion. Lorsque Boris Souvorine viendra à Paris, la presse française voudra recevoir et honorer dignement ce grand et généreux confrère.

## La conférence scandinave

LONDRES, 22 septembre. — Le *Morning Post* écrit :

« Une dépêche de Christiania annonce que la conférence des ministres scandinaves prendra probablement fin aujourd'hui et que les ministres suédois se réuniront en conseil secret demain samedi. »

## UNE RÉCEPTION A L'HOTEL DE VILLE

La municipalité de Paris a reçu hier à l'Hôtel de Ville les membres de la Conférence coopérative interalliés de Paris.

Cette réception a eu lieu dans le cabinet du président du Conseil municipal, c'est-à-dire dans la plus stricte intimité. Les souhaits de bienvenue ont tour à tour été exprimés par M. Hénaff, vice-président du Conseil municipal ; M. Aubanel, secrétaire général de la préfecture de la Seine ; M. Paoli, secrétaire général de la préfecture de police, représentant M. Delanney, et M. Laurent, et M. Van Martin, vice-président du Conseil général de la Seine.

Au nom des congressistes, M. Gidé, professeur à l'Ecole de Droit, président du Congrès, a exprimé ses remerciements à la municipalité de Paris.



## LES CONTES D'EXCELSIOR

## L'obus embusqué

R..., septembre 1916.

Un gros obus boche est descendu dans le meilleur hôtel de la ville; mais à l'encontre des voyageurs ordinaires qui entrent par la porte il a préféré le toit. Les combles, naturellement, n'étaient pas un logis digne de lui; il a poursuivi son chemin; successivement les étages qu'il a traversés, du plafond au plancher, ne surent le retenir; rien n'était assez beau. Enfin, au rez-de-chaussée, il a trouvé ce qu'il voulait, il s'est arrêté là, jugeant inutile d'aller plus loin. Mais ne croyez pas qu'arrivé au terme de sa course il s'est livré à quelques regrettables facéties comme d'ordinaire en imaginant les Boches animés par la « Schade Freude », la joie de faire du mal. Non, il s'est trouvé bien là où il était tombé, et il y est resté bien sagement, sans causer le moindre dommage, sans éclater.

Il est encore aujourd'hui à la même place, tout seul au milieu de la chambre; il n'a pas évidemment l'air très malin, mais il faut convenir qu'il est dans une situation où il est bien difficile de faire le plaisantin. Les gens de l'hôtel, cela va sans dire, ne sont pas très flattés d'avoir un tel locataire; mais que voulez-vous y faire? Il n'a pas besoin d'invoquer le moratorium pour être tranquille. Il a su s'y prendre et s'est placé de telle façon qu'on ne peut l'expulser. Autrement vous pensez bien qu'on n'aurait pas attendu si longtemps pour le mettre à la porte.

Alors, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, les gens, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, se sont habitués à cet indésirable voisin. Des précautions ont été prises, des sacs de terre ont été entassés là où il fallait, des portes, des escaliers, des couloirs sont condamnés afin qu'un maladroît n'aille pas d'un coup de pied malencontreux réveiller cet obus qui dort. Ceci fait, on ne pense plus à lui.

L'hôtel a rouvert ses portes ou du moins il les a entr'ouvertes; mais c'est déjà miracle qu'il ait pu le faire dans une ville, qui depuis deux ans est sous le feu des canons allemands, et où chaque semaine, presque, est marquée par un bombardement nouveau, démolissant quelques maisons, tuant ou blessant quelques personnes. La ville sert de bouc émissaire, c'est sur elle que le Boche assouvit sa rage. La plupart des habitants sont partis, les autres, ceux qui n'ont pas été se réfugier dans un faubourg que sa situation met presque à l'abri de l'artillerie ennemie, vivent dans leur cave. Quant aux hôtes de passage, ils sont rares; le temps n'est pas venu où la moitié de l'Amérique traversera l'Océan pour visiter ce qui restera de l'Europe. En plus d'ailleurs du danger qu'il y a à se promener dans ces rues à demi détruites, la difficulté qu'on aurait à se procurer un laissez-passer pour y aller éloigne toute idée

il n'en est pas de même de toute une partie de la maison; des poutres et des planches clouées soutiennent et dissimulent les murs blessés. L'escalier est condamné — et pour cause. Par suite de tous ces bouleversements, les lavabos ont été installés à une autre place que celle qu'ils occupaient. Le voyageur en est averti par une série de pancartes écrites à la main qui jalonnent le chemin et avertissent que « ce n'est pas là... Là non plus... Encore un peu plus loin... » et enfin... « ici ».

Le personnel est très réduit: fini le temps des grooms, des portiers, des maîtres d'hôtel, des garçons empressés. Une femme, qui courageusement est restée dans la ville bombardée, fait à elle seule les honneurs de la maison; mais les traditions ont été conservées, et c'est à la cuisine qu'on peut aller choisir le morceau de viande qu'on peut manger. Elles sont, ces cuisines, toujours aussi imposantes et les ustensiles y brillent d'un éclat aussi vif; mais de l'armée des cuisiniers, des marmitons et des gâte-sauce, il ne reste plus qu'un vieux chef.

Et puis aussi ce ne sont plus ces pièces magnifiques évoquant de gargantuesques ripailles, qu'il vous présente; on peut encore choisir son morceau mais on n'a plus le choix qu'entre deux ou trois escalopes et quelques biftecks...

Quelle impression on a lorsqu'on regarde par une fenêtre de la salle à manger qui donne sur la place du Parvis! Un silence imposant pèse sur la ville morte. La Jeanne d'Arc de bronze brandit ses drapeaux tricolores qui flottent au vent; quelquefois, un soldat en tenue de campagne traverse la place, ou bien c'est un gendarme qui se promène, casqué, la boîte à masque à la ceinture; et, dominant de toute sa masse ces misérables petites choses, la

un peu plus loin. Alors, il a un sursaut guerrier, il frissonne en imaginant la joie qu'il aurait à détruire, à jeter à terre quelque chose de beau ou d'utile, à tuer, pour le plaisir, des femmes et des enfants... Mais bientôt le calme et la sécurité où il vit le gagnent de nouveau et l'obus embusqué se rendort, en rêvant à de tendres et blondes Gretchen aux yeux bleus, à de gros pots de grès pleins de bière, aux paysages nostalgiques de la sentimentale Allemagne.

André Warnod.

## TRIBUNAUX

## Un dessinateur de la maison Schneider en conseil de guerre

An cours d'une scène de ménage qui eut son dénouement au poste de police, Henri Talon, dessinateur industriel à la maison Schneider, à Paris, était accusé d'avoir emporté chez lui des plans d'engins intéressant la défense nationale. Une perquisition amena effectivement la découverte, chez le dessinateur, d'une cinquantaine de plans, dessins ou bleus, Henri Talon déclara qu'il n'avait aucune intention coupable, que ces documents devaient seulement lui permettre de poursuivre l'étude d'une invention relative à un chargeur automatique pour canon. Après trois mois d'incarcération préventive, Henri Talon était traduit, hier, devant le troisième conseil de guerre. A l'audience, la maison Schneider, qui employait le dessinateur depuis cinq ans, s'est désistée de sa plainte.

Après réquisitoire du commandant Jullien, commissaire du gouvernement, et plaidoirie de M<sup>re</sup> Alexandre Zévaès, Henri Talon a été condamné à trois mois de prison avec sursis.

## Trio de cambrioleurs

Deux Italiens et un Belge, Pozzogli, Gendri et Keyser, comparaissaient hier devant la dixième chambre correctionnelle, présidée par M. Leydet. Ces individus, qui s'étaient introduits dans la salle d'expédition du Journal le *Matin*, avaient fracturé un coffret pour s'emparer d'une somme de 2.200 francs qu'il contenait.

Après plaidoiries de M<sup>re</sup> Carrelle, Camus et Marehagay, le tribunal a condamné Pozzogli et Gendri à deux années d'emprisonnement et Keyser à dix-huit mois de la même peine, et tous trois à cinq ans d'interdiction de séjour.

## Faits divers

## PARIS

**Tamponnement sur la ligne du Nord.** — Hier matin, à 6 h. 20, un accident, qui, fort heureusement, n'a pas eu de conséquences très graves, s'est produit sur la ligne du Nord, à La Plaine-Saint-Denis.

Le train-tramway A-4 a tamponné le fourgon de queue du train 3.608 venant de Sannois. Une voiture a déraillé et six voyageurs, plus ou moins contusionnés, ont dû être admis à l'hôpital Lariboisière. Leur état n'est pas inquiétant.

La circulation des trains a été rétablie deux heures plus tard.

Une enquête est ouverte par la Compagnie, de concert avec le commissaire de police de Saint-Denis-Sud.

**Un attelage dans la Seine.** — A 7 heures, hier matin, une voiture chargée de charbon, attelée d'un cheval et appartenant à un industriel de l'avenue de Versailles, est tombée dans la Seine, en face du numéro 34 du quai d'Auteuil.

Les pompiers de la caserne de la rue des Réservoirs sont accourus, mais ils n'ont pu retirer ni le cheval, ni la voiture, qui avaient complètement disparu sous l'eau.

Le service de la navigation, immédiatement prévenu, a pris les mesures de sécurité nécessaires.

**Voici l'automne.** — Hier, à 8 h. 57, a commencé l'équinoxe d'automne, et c'est aujourd'hui, à 10 h. 14, que l'automne elle-même succédera à l'été.

## DÉPARTEMENTS

**Le feu détruit dix maisons à Dinard.** — Un incendie, occasionné par l'explosion d'une lampe à souder, s'est déclaré dans un garage de Dinard.

Le feu prit rapidement une si grande importance que, malgré les prompts secours venus de toutes parts pour combattre le sinistre, dix immeubles ont été détruits. Les pertes sont évaluées à un million de francs.

**Victime de son imprudence.** — Blois (Dép. partie.). — Malgré les avertissements de la garde-barrière, et bien que le train venant de Tours fût signalé, Mme veuve Collin s'engagea dans le passage à niveau de la rue de la Mare, à Vendôme.

La malheureuse fut heurtée par la locomotive et tuée sur le coup.

## "EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes  
qui lui sont envoyées par ses  
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques



cathédrale lance vers le ciel ses tours et ses arc-boutants, toute palpitante, rendue plus vivante d'être blessée et de saigner de toutes ses plaies. Les sacs de terre sont entassés à ses pieds; les palissades sont comme des pansements qu'on a mis là après d'horribles mutilations. Les obus, arrachant les saints de leurs niches, faisant voler en éclats les sculptures du portail, ont mis par place la pierre à nu comme pour cautériser la place où les mains boches se sont posées, comme pour effacer, par le fer et par le feu, les impurs contacts dont la cathédrale fut souillée, car les Allemands ont campé sur la place du Parvis, il y a deux ans, avant la Marne. Les fusils étaient rangés en faisceaux, près de la statue de Jeanne d'Arc, les soldats feldgrau, au repos, chantaient, mangeaient, buvaient. L'hôtel, en face, était le siège du grand état-major, les officiers supérieurs y sablaient le champagne à la gloire de la plus grande Allemagne. Ils ne se doutaient guère que leurs succès devaient se terminer, quelques jours plus tard, par un immense désastre. La Kommandantur était installée là; les murs se souviennent de cette nuée d'officiers, sanglés dans leurs uniformes de drap fin, bruyants, hautains, avec, dans les yeux, quand ils regardaient la cathédrale, un regard de triomphe, comme durent en avoir les Barbares envahissant Rome.

Peut-être est-ce à toutes ces choses que pense l'obus boche installé dans la chambre de l'hôtel. Quelquefois, il tressaille en entendant le miaulement harmonieux d'un projectile allemand, son semblable, son frère, qui traverse le ciel et va éclater



## LA GUERRE SCIENTIFIQUE

# Le mât périscopique allemand

Voir sans être vu a toujours été un principe essentiel dans la conduite des opérations militaires. Aussi les premiers instruments d'optique permettant de rapprocher la vision des objets les plus éloignés furent-ils, dès leur apparition, utilisés dans les armées. Leurs perfectionnements successifs furent toujours suivis avec le plus grand intérêt par les officiers aussi bien de terre que de mer et l'optique militaire qui s'est enrichie de la photographie, qui est la faculté de fixer de façon



Auberive, occupé par les Allemands.

durable, dans ses moindres détails, l'image une fois perçue, constitue aujourd'hui un des services techniques les plus importants de l'armée.

Est-il besoin de dire que l'étendue de terrain que découvrira l'observateur sera en fonction de la hauteur à laquelle il se trouve placé ? Or, à ce point de vue, la guerre actuelle avec ses lignes de tranchées souvent rapprochées à se toucher presque, ses engins de destruction d'une précision et d'une rapidité redoutables, complique grandement la tâche des observateurs. Il leur faut recourir à toutes sortes de ruses, les unes qui semblent renouvelées des romans de Fenimore Cooper, les autres qui font directement appel aux données de la science. Notre armée, dont les chefs et les soldats ont toujours eu l'esprit fertile en petites comme en grandes inventions, a accompli, à ce sujet, des merveilles d'ingéniosité. Nos ennemis, de leur côté, ont fait de grands efforts. Mais si leur méthode et leur minutie ne sont pas arrivées, malgré tout, à leur donner la même richesse de résultats que notre souple, clair et prompt génie, ils sont cependant parvenus à construire quelques appareils d'optique de campagne bien étudiés et d'une utile application, dont le plus connu est le mât périscopique, en tudesque : *mastfernrohr*.

Ce mât peut se définir en quelques mots : un télescope à deux coudes. Il est construit d'après le principe du périscope allemand de sous-marin, type Goertz, qui est formé d'un tube vertical de 12 centimètres de diamètre, avec un objectif à sa partie supérieure. Celui-ci recueille l'image qui est renvoyée vers le bas à angle droit par un premier prisme. Un second prisme renvoie de nouveau l'image horizontale et la dirige vers un oculaire qui lui donne la netteté nécessaire.

Le mât périscopique se compose de plusieurs tubes qui s'emboîtent les uns dans les autres et que l'on peut tirer comme ceux d'une longue vue. A l'extrémité de la dernière rallonge est inséré un cône optique où vient se refléter l'image du panorama vers lequel il est braqué. Un prisme renvoie, comme dans le périscope de sous-marin, l'image à angle droit vers l'autre bout du mât où



Marais en Champagne entre les lignes

elle est prise par un second prisme qui condense les rayons et les transmet à une lentille qui constitue la pièce principale d'une lunette optique à laquelle l'observateur vient appliquer son œil. Les oculaires de cette lunette grossissent qua-

torze et vingt et une fois. Sur son côté est fixé un appareil de réglage.

Les tubes, une fois tirés, forment le mât. Ils sont au nombre de sept. Ils atteignent dans leur complet développement une hauteur de 25 mètres.

Le mât est tenu dans un collier et transporté avec tous ses accessoires sur un train roulant. Au repos, replié, il ne dépasse pas 5 mètres de longueur. La manœuvre se fait d'une façon très simple. Lorsqu'on est arrivé au lieu choisi, on abaisse du chariot deux vérins spéciaux qui le maintiennent solidement cramponné au sol. On dresse alors le mât verticalement. On s'assure de l'exactitude de cette position à l'aide de deux niveaux d'eau. Cette première opération terminée, on tourne une petite manivelle qui, par un jeu d'engrenages, fait successivement sortir les tubes les uns des autres, et tous d'une même longueur à la fois.

Suivant le champ d'observation que l'on veut embrasser, on fait varier l'inclinaison du cône prismatique par le secours d'une tringle commandée par un volant. L'amplitude de la vision que l'on peut ainsi obtenir va de 15 degrés au-dessous d'un plan horizontal à 15 degrés au-dessus. L'ouverture de l'angle sous lequel regarde ce prisme, lorsqu'il est placé dans la position verticale, est donc de 30 degrés. Un second volant permet de faire pivoter l'objectif autour de l'horizon. Il est ainsi doté d'une vue circulaire, tel un phare tournant.

Un peu au-dessus de la lunette où regarde l'observateur, est disposée une petite planchette recouverte de papier à dessin sur lequel il peut rédiger des notes et au besoin lever un plan plus ou moins détaillé du terrain qu'il aperçoit.

On peut aussi bien transformer ce mât périscopique en télé-objectif, en adaptant au porte-oculaire une chambre photographique. Un diaphragme permet d'obtenir des épreuves ayant toute la netteté et toute la précision désirables.

Tous ces instruments sortent des fabriques Zeiss, d'Iéna, dont les articles se trouvaient, avant la guerre, sur toutes les tables de nos laboratoires, si bien que la science française ne voyait souvent plus qu'à travers des lunettes allemandes.

Les Allemands ont créé des sections spécialement affectées au service des mâts périscopiques, sous le nom de *mastfernrohrtrupp*. Elles sont rattachées à des régiments actifs et s'élèvent actuellement au



Bois occupés par les Allemands dans le secteur des Wacques

nombre de 110. Elles se trouvent aujourd'hui pour la plupart dans la Somme, où nos ennemis jugent sans doute qu'ils n'ont pas assez d'yeux pour voir venir leur défaite.

Avec la guerre de positions, l'utilisation de ces instruments se heurte à de sérieuses difficultés. Il faut, en effet, rencontrer quelque écran naturel derrière lequel on puisse défilier le mât périscopique sans éveiller l'attention.

L'arbre, lorsqu'il s'en trouve encore un debout, forme un excellent paravent. On accole le tube contre le tronc de façon à ce qu'il se confonde avec lui et qu'il soit masqué par les branches et les feuilles. Sa tête seule dépasse légèrement le faite verdoyant, tandis que son extrémité inférieure vient se cacher dans un abri habilement aménagé et dissimulé, où se tiennent les servants et l'officier observateur. Une ligne téléphonique permet de communiquer les renseignements ainsi obtenus à l'état-major du régiment dont la section fait partie.

C'est un véritable espionnage optique auquel se livrent nos ennemis. Bien qu'ils aient acquis dans cette besogne une réputation de maîtres, nous doutons cependant qu'ils y voient plus clair avec leurs yeux artificiels.

## Le rétablissement de l'heure légale

Un avis, qui vient d'être affiché dans les gares de Paris, rappelle au public que le rétablissement en France de l'heure du méridien de Greenwich s'effectuera dans la nuit du 30 septembre au 1<sup>er</sup> octobre.

Ainsi qu'il a été précédemment indiqué, le retard d'une heure s'effectuera, en ce qui concerne les lignes de banlieue, à une heure du matin.

L'affiche indique, par suite, les trains qui, entre minuit et une heure du matin, continueront, cette nuit-là, à circuler selon le régime horaire actuel.

## L'Angleterre est prête à fournir de nouveaux contingents

LONDRES, 22 septembre. — Le *Daily Telegraph* écrit :

« La nécessité d'accroître nos réserves d'hommes n'est pas discutable. Il appartient aux experts militaires de décider quel chiffre ces réserves doivent atteindre ; mais la nation ne reculera pas devant le nouvel effort qui lui sera demandé. »

« Elle a cette guerre à cœur et, consciente de sa force, elle sait qu'elle peut fournir des hommes comme elle fournit tout le reste. »

« L'aide prêtée par les femmes a d'ailleurs permis d'accomplir beaucoup de choses jugées autrefois impossibles ; et le gouvernement donne à entendre qu'il reste de la place pour beaucoup de femmes encore. »

### Les autos blindées anglaises

LONDRES, 21 septembre. — Un communiqué du ministère des Munitions déclare que des informations fantaisistes ont été mises en circulation au sujet des nouvelles autos blindées dont les troupes britanniques viennent de faire usage dans la Somme.

Le ministère des Munitions publiera prochainement un exposé faisant l'historique de cette invention. Il ajoute que les plans du premier « tank », comme on désigne cet engin, sont l'œuvre d'officiers attachés aux services techniques de l'Amirauté. Après ces travaux préparatoires, le ministère des Munitions a fourni aux inventeurs des facilités pour poursuivre leurs expériences sur une plus grande échelle et pour la construction en grand de ces appareils.

Le colonel E.-D. Swinton a été reçu hier matin en audience par le roi. On sait que la presse lui attribue l'invention des nouveaux camions cuirassés mis en usage récemment. (Radio.)

### Les Canadiens ont payé leur tribut à la guerre

LONDRES, 22 septembre. — Suivant un télégramme d'Ottawa, une note officielle du gouvernement canadien annonce que les pertes canadiennes jusqu'au 31 août s'élèvent à 8.644 tués et morts de blessures ou maladie, 27.212 blessés et 2.005 disparus, soit un total de 37.861.

## Le bluff des zeppelins

### LES RAIDS SUR L'ANGLETERRE N'ONT CAUSÉ QUE DES DÉGÂTS INSIGNIFIANTS

NEW-YORK, 21 septembre. — Le *Globe* du 20 septembre contient un long article dans lequel se trouve le compte rendu présenté par M. Mac Clure, propriétaire du *New-York Evening*, sur les effets produits par les raids de zeppelins en Angleterre.

M. Mac Clure dit entre autres choses :

On est véritablement stupéfait de voir combien les dégâts causés par les raids de zeppelins sont insignifiants, lorsque, pour établir une comparaison entre les communiqués anglais et allemands, on se donne la peine de visiter soi-même les endroits où des bombes ont été jetées. Je ne puis dire qu'une chose, c'est que les communiqués anglais semblent être strictement exacts ; les communiqués allemands, au contraire, paraissent absolument incompréhensibles.

Quand j'étais à Berlin, au mois de février dernier, j'ai lu le compte rendu des raids exécutés sur Liverpool, Birmingham et Manchester. L'état-major de la marine allemande annonçait que des dégâts considérables avaient été causés. L'ambassadeur d'Allemagne à Washington avait publié le même communiqué, mais lorsque j'ai visité ces villes moi-même j'ai fait une découverte : c'est que les zeppelins n'y étaient jamais allés.

De même, les *Hamburger Fremdenblatt* ont annoncé la destruction presque complète d'un pont sur la Tamise.

A la fin de juillet ou au commencement d'août, le communiqué officiel du gouvernement allemand confirma que plusieurs grands ponts sur la Tamise, y compris le Town Bridge, avaient été endommagés.

L'enquête que j'ai faite personnellement à ce sujet m'a permis de conclure que ces nuits les zeppelins n'avaient pas approché Londres.

A ce sujet, le *Globe* dit que l'on a gavi (sic) le peuple allemand de faux comptes rendus concernant les résultats obtenus par les zeppelins, tout comme on l'a fait concernant les raids de sous-marins.

Le peuple allemand s'éveillera-t-il jamais à la réalité et, dans ce cas, que fera-t-il ?

Le correspondant de la *New-York Tribune* à Londres écrit de son côté :

J'ai visité un grand nombre de villes attaquées par les zeppelins, je ne me suis jamais aperçu qu'un communiqué officiel britannique ait donné un compte rendu inexact des dégâts, lesquels d'ailleurs sont toujours extrêmement peu importants.

Enfin, la *Tribune*, dans son éditorial, dit que les communiqués allemands concernant les raids aériens sont depuis longtemps renommés en Amérique pour le caractère mensonger de leurs descriptions officielles. Ces descriptions n'ont même pas une apparence de vraisemblance et sont surchargées de détails qu'il serait absolument impossible à des observateurs d'enregistrer.



## Le grand incendie de Reims

Il y aura eu, dans les horreurs commises par les Allemands au cours de cette guerre, des sommets d'infamie, qui, dominant le temps et l'espace, resteront éternellement présents à la mémoire des hommes. Sur ces cimes monstrueuses, on ne saurait assez projeter la lueur de la vérité. D'entre tous ces crimes, l'un des plus odieux fut l'incendie de la basilique de Reims.

M. Henri Liberman publiera demain un récit de guerre d'une forme haletante, nerveuse, fébrile et telle qui convient pour des pages écrites en pleine action, sous le feu de l'ennemi. Nous extrayons, de *Ce qu'a vu un officier de chasseurs à pied*, le passage angoissant où est conté, par un témoin, le grand incendie de Reims. La veille, on s'est furieusement battu. Ce 19 septembre 1914, on se dispose à enterrer les morts. Soudain, une clarté terrible s'épanouit dans le ciel :

Il est 14 heures 35. — Cette heure comme ce jour du 19 septembre doivent rester à jamais gravés dans l'esprit de Mazurier.

A grand-peine, il peut réunir quelques chasseurs. Personne ne bouge, les hommes restent collés au remblai.

Les blessés sont emmenés vers Reims; les morts restent sur place, pour le moment.

Une horreur indicible hante le cerveau de l'officier.

En proie au plus morne abattement, découragé, il se couche à son tour, s'absorbe dans ses pensées, ne survivant plus qu'au physique, vaguement, dans un rêve, tressaillant successivement au choc des explosions proches.

Et pendant les deux heures que dure cette canonnade infernale, sans cesse il revoit la scène courte, poignante, inoubliable; sans cesse il se demande comment il a pu échapper, lui.

Les obus rugissent toujours au-dessus des têtes, mais leur éclatement s'éloigne, se fait plus sourd. Les Allemands assouvissent leur rage bestiale. bombardent Reims, ébranlent la cathédrale.

De partout, les flammes se lèvent; l'incendie grésille, étend sa nappe pourpre.

Malgré la distance, la chaleur de l'immense brasier est intolérable.

Devant cette mer de feu, devant cette destruction aveugle qui brise, annihile, détruit en quelques minutes l'une de nos plus belles villes de France, les hommes impuissants se regardent, blémissent, silencieux.

Les bandits! ils ne sont pas encore satisfaits de tant de ruines, de tant de deuils accumulés? Il ne leur suffit pas de fouler, sous leur lourde botte, nos malheureuses régions, de piller, de tuer, de voler. Maintenant ils veulent faire table rase de notre patrimoine historique, anéantir jusqu'au souvenir des aïeux détestés, se venger en lâches, comme ils sont, de ces pierres dont la beauté, la grandeur les écrasent, se rient de leur haine et de leur mesquinerie!

L'incendie puissant continue son œuvre. Comme une torche immense, entourée de gerbes d'étincelles, de nuages de fumée noire, faisant voler au loin d'immenses flammèches, la cathédrale éclaire l'indigne forfait.

Bien que la nuit soit tombée depuis longtemps, une telle lueur empourpre l'horizon qu'il fait aussi clair qu'en plein jour.

La barrière de flammes, qui se dresse sur le midi semble se hausser encore quand la brise du soir, soufflant par instants, active le brasier.

Il faut rendre à nos morts les derniers devoirs. La fosse est creusée, on en vient prévenir le lieutenant.

Silencieusement, le cortège s'organise. En tête, l'abbé Boumard, sergent à la compagnie, récite les prières des agonisants. Sur des toiles ondulees, celles mêmes qui les ont si mal protégés, le corps de l'officier, ceux des chasseurs tués; — ils doivent dormir côte à côte du dernier sommeil.

En arrière, tête nue, Mazurier, quelques hommes. Sur les flancs, l'arme sous le bras droit, une escouade rend les honneurs.

On est arrivé et l'on fait halte.

— Présentez armes! Tandis que l'on descend les cadavres, l'abbé récite le *De profundis*.

Au loin, étouffée dans sa ceinture de feu, Reims agonise; l'immense crépitements emporte vers le ciel l'œuvre de tant de générations, l'âme même de la cité.

Et là, sur la froide terre, on étend les guerriers; maintenant par pelletées la glèbe retombe, les recouvre à jamais.

Leur vie brisée par la flamme pourpre n'aura fait qu'entrevoir l'aube de la délivrance.

Et la scène est si poignante, l'émotion est si vraie que, tandis que des yeux les larmes, goutte à goutte, lentement coulent, les mains silencieuses s'étreignent dans un même frémissement.

## DANS LA MARINE

Commandement à la mer. — Le lieutenant de vaisseau des Portes est nommé au commandement du torpilleur d'escadre *Commandant-Lucas*.

Nomination. — Est nommé dans la réserve de l'armée de mer : au grade de médecin de 1<sup>re</sup> classe, le médecin de 2<sup>e</sup> classe de réserve Morin.

## BLOC-NOTES

### CORPS DIPLOMATIQUE

— M. Jullemier, ministre de France en Argentine, partira avec M. Stein, ministre de Russie, pour la province de Santa-Fé, où ils visiteront les colonies slaves et inaugureront, à Rosario, la première église orthodoxe.

### INFORMATIONS

Notre excellent collaborateur Jules Haag, du ... régiment d'artillerie, vient d'être décoré de la croix de guerre, avec la belle citation suivante :

« Téléphoniste courageux, a fait preuve d'un grand mépris du danger en réparant, sous des bombardements intenses, les lignes téléphoniques pendant les combats des 9 et 18 août 1916 (Armée d'Orient). »

### MARIAGES

— On annonce le prochain mariage de M. H. de Rocquigny, au front, avec Mlle Mathilde de Lamarque.

### NAISSANCES

— Mme de Lacroix de Lavalette, fille de M. Henri Welschinger, de l'Institut, vient de mettre au monde un fils qui a reçu le prénom d'Etienne.

— Mme Mercier, dont le mari est capitaine, au 114<sup>e</sup> A. L., est mère d'une fille : Odile.

— Mme Guérilhaut, femme du capitaine aux armées, a donné le jour à une fille : Anne.

### DEUILS

#### Nous apprenons la mort :

Du capitaine de Saint-Désir, du ... bataillon de chasseurs, mort pour la France, le 13 septembre, près de Cléry. Trois fois blessé, cité six fois à l'ordre du jour, chevalier de la Légion d'honneur. Son frère, aviateur, a été tué en mars dernier.

Du docteur Georges Gouffier, médecin-major du 37<sup>e</sup> territorial d'infanterie, mort pour la France le 11 septembre.

De M. Roger Gaube, médecin auxiliaire au 140<sup>e</sup> régiment d'infanterie, mort pour la France à vingt-trois ans; cité quatre fois à l'ordre du jour, décoré de la médaille militaire. Fils du docteur Gaube (de Reims), et frère du sous-lieutenant Gaube, tué en Champagne, et du capitaine d'artillerie.

De Mme Mas, née François, décédée le 15 septembre, à Saint-Mandé, âgée de cinquante-sept ans; tante de notre collaborateur M. Emile Mas.

Du capitaine d'artillerie aviateur Bernard Ayral, chevalier de la Légion d'honneur, cinq fois cité à l'ordre du jour, mort pour la France, âgé de vingt-sept ans.

De M. Louis Merxeron, agent de liaison au 17<sup>e</sup> d'infanterie, décoré de la croix de guerre, mort pour la France, dans la Somme.

De l'adjudant-chef Maurice Moro, du 12<sup>e</sup> hussards, fils du directeur du Petit Niçois, et de Mme Jean Moro.

De M. Georges Berruyer, compositeur, maître de chapelle, adjudant au 73<sup>e</sup> territorial, cité à l'ordre du jour; tué à l'ennemi, en Belgique.

De Mme de Thézillat, veuve du commandant Auguste de Thézillat.

De Mlle Arlette de Chappedelaine, décédée à l'âge de dix-huit ans à Angers.

Du professeur T.-M. Kettly, de l'Université-College de Dublin, un des écrivains et un des hommes politiques les plus distingués en Irlande.

De Mlle Simonne Delvaux, âgée de neuf ans, fille de Mme Delvaux.

Du capitaine aviateur Philippe Dubrac, pilote de l'escadrille C-74, titulaire des croix de guerre française et belge, et de la croix de Léopold II; cité à l'ordre du service aéronautique du corps d'armée; tombé glorieusement à vingt ans.

## A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le marquis de Ségur, qui vient de mourir, était directeur de l'Académie quand le général Lyautey fut élu. Il devait donc recevoir le général Lyautey sous la Coupole.



MONSIEUR DUCHESNE

Or, le règlement prescrit qu'en cas de décès du directeur c'est le chancelier du même exercice qui doit recevoir l'élu. Ce chancelier était Mgr Duchesne.

L'Académie vient donc de décider, avec l'agrément de ce dernier, que le général Lyautey serait reçu par Mgr Duchesne.

## Les manuscrits du marquis de Ségur

Aux termes de son testament olographe, le marquis de Ségur laisse tous ses papiers de famille et les manuscrits de ses ascendants à la section de manuscrits de la Bibliothèque Nationale.

## Petite gazette de la Comédie

Mardi 19 septembre, petit changement dans la distribution de *L'Aventurière*, annoncé au moyen d'une bande apposée sur les affiches : « Mlle Nizan interprète Cécile à la place de Mlle Lifraud. » Elle n'avait jamais joué, à la Comédie, ce rôle qui a pourtant deux titulaires, — Mlle Y. Ducos était malade aussi.

— Mlle Nizan a la jeunesse, la grâce un peu enfantine du personnage dont elle traduit à merveille la malice et la gaieté; elle devra en acquiescer l'émotion, non seulement au troisième acte, où elle débute avec un sourire trop tranquille ses éinglantes ripostes à Clorinde, mais aussi au quatrième, dans la scène avec Horace, qu'elle joue trop superficiellement. Je signale aussi chez Mlle Nizan une légère tendance au maniérisme, facile à corriger. *L'Aventurière* est interprétée par Leitner, Silvain, Berr et Mlle Cécile Sorel, la toujours triomphante Clorinde.

La soirée se termine par le quatrième acte de *Shylock*. Ainsi on persiste à nous offrir un fragment de pièce dans une représentation ordinaire; on affiche un acte pour un acte; c'est l'introduction du sketch — pardonnez-moi cet affreux mot — sur les planches de la Comédie-Française! Les deux tiers des spectateurs au moins ignorent la situation, l'intrigue, les personnages, leur état, leur caractère, ils ne peuvent s'intéresser à ce morceau détaché que comme à un épisode extrait de quelques *Mystères de Venise*. Cela est peu digne de la Maison. Montez-nous *Shylock* avec de Max ou avec Denis d'Inès comme protagoniste, j'y applaudirai de grand cœur; mais plus de ces « numéros » mieux à leur place au music-hall que sur notre première scène.

Mercredi, de multiples papillons se détachent en relief sur les affiches du théâtre : dans *A quoi rêvent les jeunes filles*, le nom de Mlle Nizan est, cette fois encore, substitué à celui de Mlle Y. Lifraud, toujours souffrante; dans *Le Gendre de M. Poirier*, Lafon joue Verdelet à la place de Siblot; de ce fait Chevassus passe à Falconnier qui repasse le portier à Allieux. Verdelet fut longtemps tenu par Barré, comédien inimitable, que trop peu de gens estimèrent à sa valeur réelle. Laugier incarnait, après lui, un excellent Verdelet; Joliet joua maintes fois le parain d'Antoinette, mais à titre de doublure; Siblot s'y essaya le 12 mars 1907; depuis cette date il s'y montre plein de bonhomie et de bonté naturelle. Je ne veux pas adresser de critiques à Lafon; il a joué à l'improviste, avec beaucoup d'intelligence, un rôle qui eût parfaitement convenu à Bernard; ce sont plutôt des conseils, des « indications » que je lui donne. A côté de Poirier, bougon, tâtillon, véhément, « toujours en boule » comme un hérisson, Augier a voulu mettre le bon et toujours calme Verdelet; les personnages s'opposent l'un à l'autre par la silhouette, le ton, la démarche, les manières. Lafon est doué du physique du rôle, mais, en réalité, il joue Poirier; il s'empêche dans la discussion, il vante avec une emphase pradohmesque la décision de Montmeyran, il a des mouvements d'humeur, en un mot il n'est pas dans le ton du personnage, du brave et placide Verdelet dont le solide bon sens se fortifie d'une saine philosophie. Falconnier avait déjà joué le 29 mai 1915 le créancier Chevassus.

*Le Gendre de M. Poirier* est interprété par Raphaël Duflos, Jacques Fenoux, Barral, Mlle Leconte. Féraudy nous revient (dans Poirier), après une absence de seize jours; on m'assure qu'au cours de son voyage il a obtenu un grand succès dans *L'Avare*. J'espère que nous aurons bientôt le loisir de l'applaudir dans la pièce de Molière, dont la « remise » n'est sans doute reculée que par le léger retard de la reprise du *Marquis de Villemer* d'abord affichée pour le 19 septembre et reportée à ce soir samedi.

Jeu, en matinée, *Polyeucte* (avec Mme Louise Silvain) et *L'Ecole des Maris*; le soir, *Le Marquis de Priola*.

Le gros succès de la journée est pour la comédie de Molière. *L'Ecole des Maris* n'avait pas été représentée depuis les 18 et 25 mars 1915. Elle est jouée supérieurement par Mlle Piérat, ainsi que par Bernard, Silvain et Dehelly qui reprend Valère, un moment abandonné à Le Roy. Mlle Maille retrouve aussi son rôle de Léonore distribué l'an dernier à Mme Simone Damaury; elle en a les dons extérieurs et sa liberté d'allures et d'accent n'est jamais de l'effronterie. Mlle Bretty, succédant à Mlle Dussane dans Lisette, dit avec esprit et verve les quelques répliques de la soubrette. Hiéronimus semble bien un peu menu pour justifier la boutade :

Peste soit du gros bœuf !

et surtout pour renverser Bernard! Il est néanmoins un plaisant Ergaste. **Emile Mas.**

## TIRAGES FINANCIERS

Foncières 1895. — Le numéro 310436 est remboursé par 100.000 francs; le numéro 438415 par 25.000 fr.; le numéro 247681 par 10.000 fr. Les trois numéros suivants sont remboursés par 5.000 fr. : 354226, 311918, 168802.

Communes 1892. — Le numéro 406580 est remboursé par 100.000 francs; le numéro 414453 par 30.000 fr. Les deux numéros suivants sont remboursés par 10.000 fr. : 383543, 313348. Les quatre numéros suivants sont remboursés par 5.000 francs : 20859, 118759, 378274, 194956.

Communes 1912. — Le numéro 1533403 est remboursé par 100.000 fr.; le numéro 1987179 par 10.000 fr. Les deux numéros suivants sont remboursés par 1.000 fr. : 51096, 266560, 1194347, 1460, 206182, 608310, 974222, 390898, 1.892390, 1552633, 980367, 804483.



## THÉÂTRES

### DES DANSEURS OU DES DANSEUSES ?

L'Opéra demande des danseurs. Mais l'Académie des Maîtres de Danse de Paris, qui a perdu son président en Argonne et qui a depuis longtemps rayé de la liste de ses relations officielles les grandes académies de Vienne et de Berlin, craint fort que les pays neutres ne soient les seuls à pouvoir fournir de véritables danseurs, en état de faire figure sur la scène de l'Opéra. Son vice-président, qui nous écrit à ce sujet, « au nom de tous ses collègues mobilisés, doute, d'autre part, que M. Rouché pense employer des étrangers à notre académie nationale. Que faire ? Étendre les conquêtes provisoires — et antiannexionnistes — du féminisme, nous suggère M. Grandmontagne :

« En temps de guerre on peut se permettre certaines libertés et, avec le travesti, il est facile de combler la lacune; nos charmantes danseuses de l'Opéra ne demanderont pas mieux que de remplacer pour le moment nos braves danseurs qui défendent la Patrie et le grand public saura apprécier le geste de tous. » Mais la parole est à M. Rouché. — P. B.

A l'Odéon. — C'est demain dimanche que sera donnée, à l'Odéon, la reprise de *Crime et châtiment*, adaptée du roman de Dostolevsky par MM. Paul Ginisty et Hugues Le Roux.

Au théâtre Réjane. — Aujourd'hui, deux représentations, à 14 h. 45 et 20 h. 30, des brillants exploits accomplis sur la Somme par nos vaillants alliés les Anglais. Ces vues forment un record cinématographique merveilleux. Présentation de vues de la visite du roi George V en France. Diman-

che, trois représentations : à 14 h. 15, 18 h. 30 et 20 h. 30. Derniers jours de ce spectacle sensationnel et émouvant que tout Parisien doit avoir vu.

M. Porel met actuellement en scène la pièce de réouverture du théâtre Réjane, *Mister Nobody*, trois actes de M. Robert de Simone, un jeune auteur qui, paraît-il, traite un genre de pièces dont les situations psychologiques sont « neuves et troublantes ».

A Ba-Ta-Clan. — Avec sa grande saison, Ba-Ta-Clan reprend aujourd'hui, à 2 h. 30, la série de ses matinées de samedi avec sa revue à grand spectacle : *Ça gaze*.

Le festival de demain. — C'est la musique royale du 1<sup>er</sup> régiment des Guides que S. M. Albert 1<sup>er</sup> a bien voulu envoyer à Paris pour participer, avec la musique de la Garde royale serbe, et la musique de la Garde républicaine, au festival populaire de demain au Trocadéro.

Le public aura donc l'occasion de fêter deux des meilleures musiques alliées et notre Garde républicaine à la veille de son départ pour Londres.

#### SAMEDI 23 SEPTEMBRE

Comédie-Française. — A 8 h. 15, *le Marquis de Villemer*. Opéra-Comique. — A 7 h. 45, *Madame Sans-Gêne*, *Lumière et Papillons*.

Odéon. — A 7 h. 45, *l'Arlesienne*.

Athénée. — A 8 h. 30, *Un fil à la patte*.

Châtelet. — A 8 heures, *les Exploits d'une petite Française*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *le Vendeur de nuit* (Sacha Guitry, Ch. Lysès).

Gymnase. — A 8 h. 30, *le Great Raymond*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, tous les soirs (mat. dimanche et jeudi), *le Maître de forges*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *les Oberlé* (mat. jeudi et dimanche). Mardi, *le Sphinx*.

Th. Michel. — A 8 h. 45, *Bravot*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.

Th. Sarah-Bernhardt. — A 8 h. 30, *Fregoli*, *Peptla*.

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ça gaze*.

Cluny. — A 8 h. 30, *le Père la Pudeur*.

Théâtre Impérial. — A 8 h. 15, *la Leçon de danse*.

Rennaissance. — A 8 h. 30, *l'Hôtel du Libre Echange*.

Variétés. — A 8 h. 30, *Tout avance*.

Vaudeville. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *la Bataille de la Somme*, *Paris pendant la guerre* (grande revue cinématographique).

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Centr. 44-68). — 2 h. 1/2 et 8 h. 1/2 : Mac Norton et 15 vedettes et attractions. *Un petit Béguin* (sketch).

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *le Double jeu*; *En Alsace avec nos chasseurs*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Omnia-Pathé. — *Laquelle ? Toison d'or* (comédie); *Un cadeau qui tombe du ciel*. Actualités militaires.

Folles-Dramatiques-Cinema. — Tous les jours, mat. et soir.

## LES SPORTS

### FOOTBALL ASSOCIATION

Ligueurs contre Unionistes. — L'A.S. Française (U.S.F.A.) se rencontrera demain avec le C.A. de Paris (L.F.A.), et l'U.S.A. de Clichy (U.S.F.A.) matchera l'Olympique (L.F.A.) sur le terrain du Parc des Princes.

### MARCHE

Les Audax pédestres. — L'Auto organise, demain, la dernière sortie officielle de 100 kilomètres de l'année, pour l'obtention du brevet d'audax pédestre. Le parcours : Paris, Coubert, Melun, Brie-Comte-Robert-Paris doit être couvert en 24 h. 30. Départ ce soir, à 10 heures, de la porte de Vincennes.

### COURSE A PIED

Le Tour du fort de Montrouge. — La F.C.A.F. fera courir demain, sur le Tour du fort de Montrouge (5.000 mètres), une épreuve interclubs réservée à tous les coureurs licenciés de la F.C.A.F. Départ à 9 heures du matin à la Vache-Noire.

Clichés Ville et Province, Agrand\*, Réduct\*, Tirages, Exécut. rapide. Roy, 4, r. Buci. Tél. 808-34, Paris.

## PHOTOGRAPHIE INDUSTRIELLE

## SITUATIONS

pour JEUNES GENS, JEUNES FILLES ET ADULTES  
sont obtenues très rapidement en s'adressant à l'ÉCOLE PIGIER  
53, Rue de Rivoli, 53 - 19, Boulevard Poissonnière, 19 - 147, Rue de Rennes, 147 - PARIS

# AU LOUVRE

PARIS

LUNDI 25 SEPTEMBRE

PARIS

## TAPIS · AMEUBLEMENTS

RENTREE des CLASSES } VÊTEMENTS, TROUSSEAUX  
et Articles pour Écoliers

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 23 SEPTEMBRE 1916

## L'AMMONITE D'OR

Roman inédit

PAR

RODOLPHE BRINGER

Pénélope, près de moi, semblait trouver la chose toute naturelle.

Enfin :

— Je suis M. Laloupie, dit le monsieur, l'architecte de Villers, dont vous avez dû entendre parler.

— En effet, répondis-je aimablement.

M. Laloupie se mit à rire largement, ce qui lui était facile, car je n'ai jamais vu homme pourvu d'une aussi grande bouche.

— Ah! nous sommes de vieilles connaissances, mademoiselle Huguette!

Je le regardai avec un tel ébahissement qu'il éclata franchement de rire.

— Dame! il y a longtemps, et vous n'étiez pas plus haute que cela, mais je me rappelle fort bien vous avoir vue dans l'atelier de ce pauvre Nozeroy.

— Vous avez connu mon père?

— Si je l'ai connu! nous étions aux Beaux-Arts ensemble! Dame! nous avons eu des fortunes différentes; je suis venu m'établir architecte ici, tandis que lui... Ah! s'il n'était pas mort si jeune!

Ce gros homme commun, à tournure si disgracieuse, ne paraît plus laid du tout; il avait connu mon père, il avait été son ami. Si j'avais osé, je lui eusse sauté au cou; et maintenant je m'expliquais ce que m'avait dit M. Vigne : que, dans son salon, il avait deux estampes d'après les tableaux de Nozeroy.

Je le lui dis.

— A la place d'honneur! Pensez, elles ont des dédicaces avec sa signature. Voulez-vous les voir?

— Mais, avec plaisir!

Tout en causant, nous avions marché et nous nous trouvions maintenant devant la villa des Laloupie, la villa « Arsène », du nom de sa fille aînée; car Mlle Laloupie s'appelle Arsène, à ce qu'il paraît.

Dans le petit jardin, cinq ou six bébés menaient un train d'enfer. M. Laloupie les écarta d'un petit coup de pied affectueux, car ils obstruaient les marches du perron, et il m'introduisit dans son salon, aux volets hermétiquement clos.

Ayant donné du jour, il me montra les deux estampes, à droite et à gauche de la cheminée. C'étaient deux tableaux inconnus pour moi. L'un représentait deux jeunes femmes en toilette claire étendues sur le rouf d'un yacht de plaisance; l'autre un monsieur en habit, mettant sur les épaules décolletées d'une dame une lourde pelisse, tandis que, par une baie entr'ouverte, on apercevait une salle de bal brillamment éclairée. Au bas de chacune des gravures on lisait, d'une haute et large écriture :

Jean Nozeroy

à son vieux camarade Laloupie

J'avais les yeux pleins de larmes en regardant ces deux belles œuvres de mon père, mais Laloupie :

— Je vais vous montrer maintenant quelque chose qui va vous faire encore plus de plaisir.

Et, fouillant dans un secrétaire, il en tira un bristol, un peu jauni, hélas! C'est une eau-forte; cela représente un bébé sortant d'un chou largement épanoui, et à côté, en anglaise :

M. et Mme Jean Nozeroy ont le plaisir de vous annoncer la naissance de leur fille Huguette.

Ayuntamiento de Madrid

— Hein! me fait M. Laloupie les yeux tout brillants de joie; cela vous fait plaisir!

Oui! cela me fait plaisir, mais un plaisir qui ne va pas sans une certaine mélancolie, car je n'ai aucun souvenir, moi, de mes pauvres parents, et il faut que j'aie chez des étrangers pour trouver de ces riens que l'on conserve pieusement dans les familles, et j'en veux un peu à mon oncle de ne m'avoir rien laissé qui me rappelle, comme en ont les autres enfants, mon père et ma mère.

Doucement j'ai baisé ce vieux bristol, et un peu, je l'avoue, je m'attendais à ce que M. Laloupie me dit :

— Tenez, gardez-le! Sa place est mieux chez vous que chez moi.

Il l'eût fait, sans doute, si j'étais la fille d'un inconnu. Mais mon père était le peintre Jean Nozeroy; ce billet de naissance a été gravé par lui, à l'eau-forte; c'est une œuvre d'art qui a sa valeur, que l'on peut vendre cher à l'hôtel Drouot, qui a sa place dans le cabinet d'un collectionneur comme pièce curieuse. Jalousement, M. Laloupie l'a refermée dans son secrétaire, et cela m'a serré le cœur.

— Il faudra venir nous voir, me dit l'architecte; ma femme sera heureuse de faire votre connaissance; elle n'est pas là aujourd'hui. Puis j'ai ma fille Arsène, qui est de votre âge; vous ferez du piano ensemble, car vous devez être musicienne : cela vous fera une distraction; soit dit sans médisance de M. Rabourdin, vous ne devez pas vous amuser beaucoup, là-haut, au milieu de toutes les ammonites de votre oncle.

Et j'ai compris, au ton dont il parlait, qu'à Villers on doit se moquer un peu de mon oncle et de ses fossiles, et cela m'a été pénible.

Comme l'âme est étrange! Tout à l'heure je lui en voulais, à ce pauvre oncle, de ce qu'il m'avait privée des souvenirs de la maison paternelle, et



# La Bourse de Paris

DU 22 SEPTEMBRE 1916

Marché raffermi aujourd'hui dans la plupart des compar-  
timents. Les offres qui se sont présentées ont été plus faci-  
lement absorbées que précédemment, et la hausse a fait  
quelques progrès appréciables, notamment sur les cupri-  
fères et les valeurs métallurgiques, au parquet, et dans le  
groupe industriel russe, en coulisse.

Du côté de nos rentes, le 5 0/0 se retrouve à 90, tandis  
que le 3 0/0 fléchit à 62,50. Parmi les fonds étrangers, l'Ex-  
térieure est bien tenue à 97,85.

Meilleure allure des établissements de crédit.  
Grands Chemins français calmes à leur niveau de la veille.  
Aux lignes espagnoles, le Saragosse gagne 3 points à 415,  
les Andalous s'en adjoint 5 à 381.

En ce qui concerne les cuprifères, le Rio s'avance à 1.745,  
le Boléo à 335.

En banque, la Toula retrouve le cours de 1.500; Bakou  
passe à 1.578.

## COURS DES CHANGES

Londres, 27,87 1/2; Suisse, 110; Amsterdam, 239; Pétro-  
grad, 190 1/2; New-York, 585; Italie, 91; Barcelone, 585.

## METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 116 1/2;  
cuvire liv. 3 mois, 114; étain comptant, 172 17/8; étain  
liv. 3 mois, 173 1/4; zinc comptant, 55; argent, l'once  
31 gr. 1.035, 32 d. 3/4.

Pour assainir la bouche,  
Raffermer les dents déchaussées,  
Calmer les gencives douloureuses,

le **Coaltar Saponiné Le Beuf**  
est un produit de premier choix.

Se méfier des imitations que le  
succès de ce produit bien français a  
fait naître.

DANS LES PHARMACIES

**ACHETONS TRÈS CHER COMPTANT**

TOUTES VOITURES ET CAMIONS

Paris-Province



100 Voitures récentes

A VENDRE

VENTES SPORTIVES, 15 Av. de la Révolte, NEUILLY-SUR-SEINE

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

# SAVON TRICAP

SANS RIVAL  
POUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU

**Arthritiques**

DIABÉTIQUES - HÉPATIQUES

**VICHY  
CÉLESTINS**

Élimine l'Acide urique.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la  
plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ».  
Demander conditions spéciales à nos bureaux.

# SAMARITAINE

PARIS

Lundi 25 Septembre et Jours suivants

**NOUVEAUTÉS  
d'HIVER**

A tous les Comptoirs  
GRANDES OCCASIONS

Très élégant MANTELET FOURRURE  
haute nouveauté. 28 fr.  
En Colombie, façon loutre. 19.50

ROBE d'INTÉRIEUR en velours  
côtelé, marine, vieux bleu, violine,  
havane, gris ou noir,  
garnie pékin noir et blanc,  
double mi-cors. 19 fr.

PALETOT draperie fantaisie,  
très belle qualité  
(13 à 16 ans)..... 13 fr.  
(Com. tour des Fillettes)

BLOUSE en beau  
crêpe de Chine  
tout soie, noir, marine  
vieux bleu, champagne,  
crème, ciel, rose,  
violine ou havane,  
broderie fine. 12.50

COSTUME TAILLEUR  
cheviotte noire ou marine,  
jaquette doublée mi-soie,  
col et manches  
ornés fourrure,  
jupe nouvelle  
avec fronces..... 58 fr.  
CHAPEAU velours  
motif passementerie  
A la Samaritaine. 9.75



MANTEAU NOUVEAUTÉ  
en belle cheviotte noire  
ou bleu marine, martingale  
de devant seulement, dos vague,  
col orné fourrure  
opossum skunks.  
Longueur 1-25... 28 fr.  
CHAPEAU velours  
garni plumes fantaisie 12



Très jolie ECOSSAISE  
dernier genre, tout fourrure  
En véritable  
Renard de Corée. 39 fr.  
Valeur 75 fr. ... 39 fr.  
1. Manchon assorti 39 fr.  
BÉRET velours,  
motif brodé... 10.75



maintenant je le défendrais avec acharnement  
contre les moqueries des imbéciles.

Je suis rentrée à la maison toute triste, toute  
nerveuse, avec une migraine épouvantable; je n'ai  
pu manger et me suis couchée à sept heures; il  
en est onze peut-être, et, guérie, je me lève pour  
écrire tout cela.

3 novembre 190...

Quand je me suis trouvée ce matin, en tête à  
tête avec mon oncle, devant la table où le déjeu-  
ner était servi, il m'a regardée dans les yeux et,  
de ce ton sec et brusque qui lui est particulier,  
mais auquel je suis faite maintenant, il m'a de-  
mandé :

— Tu étais malade, hier ?  
— Oui !  
— Qu'est-ce que tu avais ?  
— Oh, rien ! la migraine !  
Un silence, puis :  
— Tu n'es pas sujette à la migraine, cependant.  
Avais-tu eu quelque contrariété ?  
— Mon Dieu, non ! Seulement, vous savez que  
c'était hier le jour des morts, et cela...  
Nouveau silence. Mon oncle mange bruyam-  
ment. On sent qu'il n'a pas tout dit ce qu'il veut  
dire. En effet, tout à coup :  
— Qu'est-ce que Pénélope m'a dit que vous étiez  
allées chez les Laloupie ?

Je deviens rouge comme un coquelicot. Non  
point certes parce que je pense avoir mal agi en  
allant chez les Laloupie, mais parce que, plus  
simplement, je suis fâchée de ne pas avoir parlé  
la première de cette visite et que je crains que  
mon oncle ne m'accuse de cachotterie.

Aussi :  
— En effet, je suis allée chez les Laloupie.  
Et je lui raconte la rencontre que j'ai faite de  
l'architecte, les deux estampes signées et dédica-  
cées et le billet de faire part.

Mon oncle Hugues ne répond pas un mot à cette  
confiance.

— Vous êtes fâché ? lui dis-je.  
— Non ! Oh ! non !  
Un point, c'est tout. Cela m'énerve, je prends le  
taureau par les cornes, et résolument :  
— Enfin, mon oncle, vous avez été toujours  
très bon pour moi, vous m'aimez, je le sais, mal-  
gré votre brusquerie, mais pourquoi ne me par-  
lez-vous jamais de mon père, de ma mère qui était  
votre sœur; pourquoi n'avez-vous rien ici qui les  
rappelle, pourquoi...

Et je m'arrête, intimidée tout à coup par les  
regards de mon oncle. Non que ses regards soient  
le moins du monde furieux ou colères, mais stupé-  
faits seulement, ébahis, oserais-je dire.

Un moment il demeure ainsi comme si l'étonne-  
ment lui fermait la bouche.

Enfin :  
— Ma foi, fillette, tu as raison, j'aurais dû plus  
souvent et depuis longtemps te parler des tiens.  
Mais écoute. Ma sœur, ta pauvre mère, avait dix-  
huit ans de moins que moi, et je la considérais  
un peu comme ma fille. Notre père était mort,  
notre mère était chétive, malade et sans volonté.  
Un jour, ta mère rencontra Jean Nozeroy, s'éprit  
de lui, et, quelque temps après, un mariage fut  
décidé entre eux. Certes, je n'ai rien à dire contre  
ton père; c'était un artiste, c'est-à-dire un homme  
incapable de gérer une fortune et de diriger une  
famille. Ta mère était sans expérience, et je ju-  
geai que ce mariage était désavantageux pour  
elle. Elle avait une centaine de mille francs de  
dot. On m'objecta que ton père était plus riche  
qu'elle, de beaucoup, puisqu'il gagnait une tren-  
taine de mille francs par an. Je dis tout ce que  
je croyais devoir dire, mais on passa outre et le  
mariage se fit. Tu comprends que je fus vexé, et  
jamais je ne mis les pieds chez les tiens, et jamais  
je ne m'occupai de leurs affaires. Ton père avait

du talent, il réussissait, c'était un homme très  
mondain. Ta mère à ses côtés prit les habitudes  
du monde, et l'on menait grand train, car ton père  
gagnait beaucoup, beaucoup d'argent, à ce que  
l'on disait. Hôtel, voiture, chevaux nombreux, do-  
mestiques, réceptions, que sais-je !

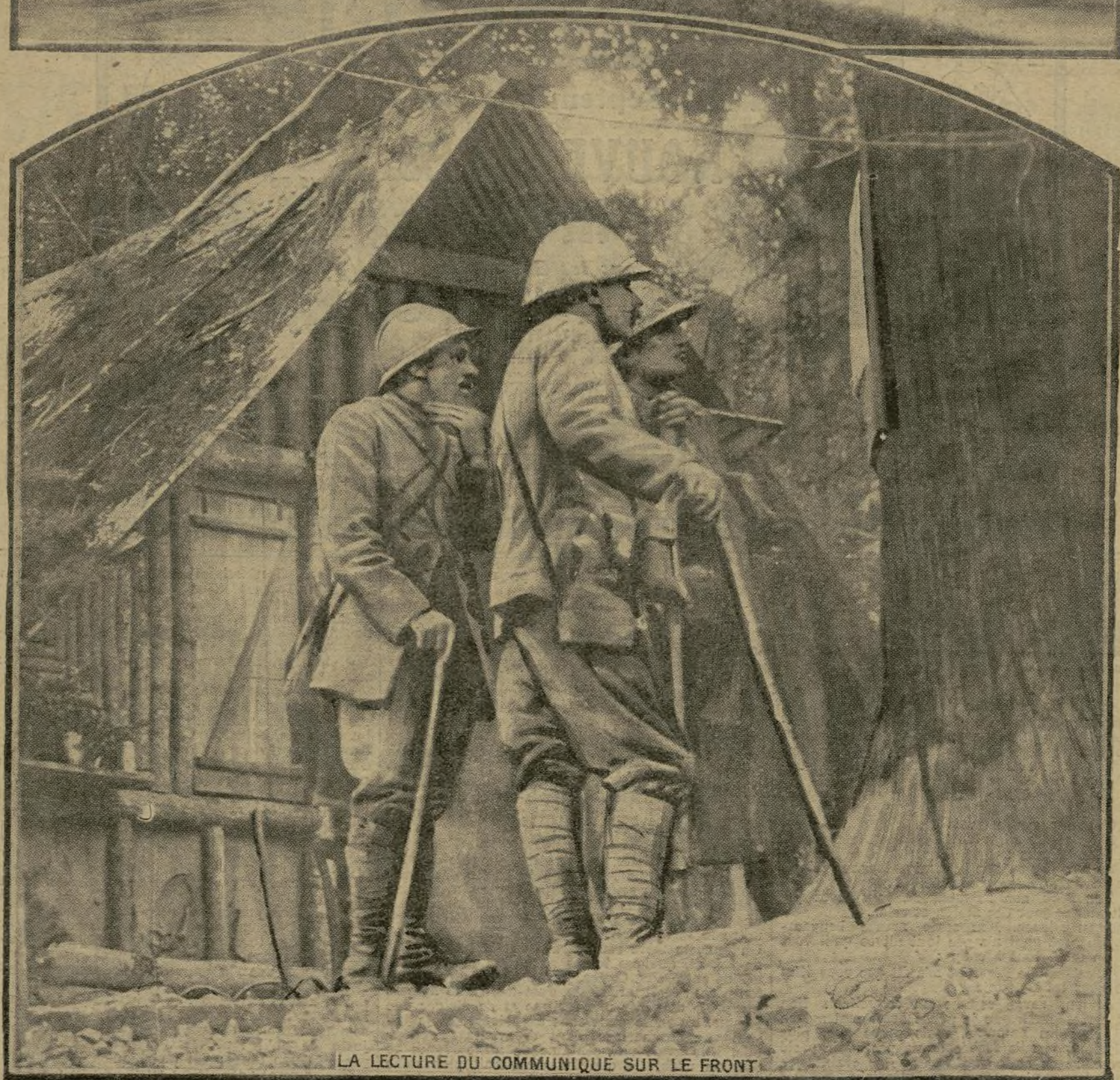
» Un jour, il arriva le triste accident que tu  
sais.

» Te voilà orpheline; j'étais ton seul parent, et  
bon gré mal gré je dus mettre le nez dans les affai-  
res de ton père. Ma foi, elles n'étaient pas brillan-  
tes et je vis, hélas ! que je ne m'étais pas trompé  
dans mes prévisions. Ton père gagnait beaucoup  
d'argent, mais il dépensait tout ce qu'il gagnait et  
même davantage, puisqu'il ne restait plus trace  
des cent mille francs apportés par ta mère. C'était  
la bohème dorée. On vivait là au jour le jour. Je  
dus tout vendre : hôtel, équipages, meubles, objets  
d'art. Ah ! il y en avait, puisque la vente rapporta  
un peu plus d'un demi-million; mais il y avait des  
créanciers aussi; et quand tout fut payé, sais-tu  
ce qu'il restait ? Cinquante mille francs. C'est  
toute ta fortune. Je dois dire, d'ailleurs, que je  
plaçai ces cinquante mille francs, que je n'y tou-  
chai jamais et que, à cette heure, ils ont presque  
doublé et que tu es aussi riche que l'était ta mère.  
Mais ne parlons pas de cela. Tu comprends que  
tout cela n'était pas pour me faire aimer les ar-  
tistes. Aussi essayai-je de faire de toi une Rabour-  
din et non une Nozeroy. Je t'ai mise en pension à  
Billancourt, dans une maison sans flâta; j'ai re-  
commandé qu'on t'élevât en brave fille, avec tout  
juste ce qu'il faut d'art d'agrément pour ne  
pas être une dinde; j'ai tâché qu'on te parlât le  
moins souvent possible du monde où tu étais née,  
et pour moi j'ai toujours évité de t'entretenir de  
ton père. Ai-je eu tort, je n'en sais rien. C'est à toi  
de le juger !

(A suivre.)



## LA LECTURE DU COMMUNIQUÉ SUR LE FRONT



Sur le front de la Somme, les poilus, heureux et si fiers de voler de succès en succès, sont particulièrement impatients de connaître le cours des opérations sur les autres lignes. Aussi chaque jour affiche-t-on pour eux les communiqués français, britannique, russe, italien et de l'armée d'Orient. Et jusqu'à la reprise des combats, ils commentent, de bonne humeur, la marche des opérations, tandis que, sur les chemins proches, s'éloignent en longs convois les prisonniers faits par eux.